

Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche

I. Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche. 1886-08-28.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT

A. PÉRIER

SECRÉTAIRE

AUGUSTE MARCADE

Paris — 26, rue Drouot — Paris

SOMMAIRE DU SUPPLÉMENT

En. Nol.	Anecdotes sur la vie de M. Chevreul.
CHARLES MONSELET.	Timothée Trimm.
	Souvenirs littéraires.
GEORGE MOORE.	5 ^e lettre sur l'Irlande.
	L'Irlande.
FREDERIC COUSOT.	Les dernières loutres de Froidval.
	Récit de chasse.
UNIZ.	Le Commandant « Chandolas ».
	Histoire militaire.
ANDRÉ MONSELET ET RAYMOND.	Autour du Monde.
	De Paris au Havre.
AUGUSTE MARCADE.	A travers les Revues.
	Finances : La Financière.

ANECOTES DE LA VIE

DE

M. CHEVREUL

Nous n'avons aucunement eu la pensée d'offrir aux lecteurs du Supplément une biographie du grand vieillard qui va inaugurer dans trois jours, avec un entrain à peine croyable et une confiance superbe, le second siècle de son existence. M. Chevreul appartient depuis longtemps à l'Histoire. La *Biographie générale* de Didot, arrêtée à l'année 1863, ne consacre pas moins de cinq colonnes à la rapide nomenclature des travaux innombrables et féconds qui ont illustré la Science française autant que son nom.

En lui remettant, en 1852, le prix de 12,000 fr., fondation du marquis d'Argenteuil, pour son ouvrage sur les corps gras, publié depuis trente ans, J.-B. Dumas lui dit : « C'est par centaines de millions qu'il faudrait nombrer les produits qu'on doit à vos découvertes. Le monde entier se livre à leur fabrication, et trouve dans leur emploi de nouvelles sources de salubrité et de bien-être... »

C'est bien le plus bel éloge en quatre lignes qu'on puisse faire de M. Chevreul.

Nous n'avons donc demandé à l'auteur des pages qui suivent que des anecdotes et des documents inédits, propres à faire ressortir le caractère de l'homme privé chez l'illustre savant.

Savant malgré lui

Il ne faudrait pas croire que, dès son enfance, M. Chevreul ait été entraîné par une vocation irrésistible vers la chimie ; on peut dire que l'illustre « doyen » est devenu, malgré lui, le premier savant de l'époque. Il raconte volontiers qu'il éprouvait un vif penchant pour les langues mortes et pour les recherches archéologiques. Le grec surtout fut son étude de prédilection ; et cette passion malheureuse lui fut inspirée par un simple curé de campagne qui était un helléniste très distingué. Mais le père de M. Chevreul contraria les goûts de l'enfant et trouva plus prudent de le diriger vers les arts industriels.

Son Régime

Ce qui a lieu pour les couleurs, dit M. Chevreul, se produit aussi pour l'odorat et pour le goût. Des nuances ou même des différences profondes se manifestent souvent dans les impressions quand on passe d'un sujet à un autre. En ces matières, la loi, la règle est donnée dans la majorité des cas, par la généralité des impressions ; celles qui s'en écartent proviennent de conditions anormales dans l'organisme. M. Chevreul se plait à citer, comme exemple historique, le cas de Marie Alacoque qui subit avec résignation les pénitences les plus dures, mais qui se révoltait et tombait en catalepsie lorsqu'on voulait lui faire manger du fromage qu'elle avait en horreur.

M. Chevreul lui-même sort de la règle générale. Ainsi il n'a jamais pu manger de poisson ; il n'a jamais pu boire de vin ; il s'en est abstenu toute sa vie, non par système, mais parce que ces deux substances répugnaient à son goût et à son odorat. Sur lui, leur impression est des plus pénibles, tandis que sur beaucoup elle est délicate. De sorte que la nature restrictive de ses goûts le réduit à un régime un peu exclusif. Voici les menus de son déjeuner et de son dîner, pris à douze heures d'intervalle, à sept heures du matin et à sept heures du soir, le premier jour de sa centième année, c'est-à-dire le 1^{er} septembre 1885. Ces menus ne varient guère. — Le matin : deux œufs, une tranche de pâté (un excellent pâté de volaille et de viande, fait chez lui) ; un demi-litre de café au lait. — Le soir : tapioque au fromage râpé, l'assiette débordant ; côtelette parée ; une grappe de raisin ; du fromage ; trois verres d'eau. Voici comment il s'exprime lui-même sur ce très intéressant sujet :

« En principe, rien de plus difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, que de prononcer, au nom de la science, sur l'intensité de la propriété nutritive de tel aliment ou de tel autre, à cause de la grande différence existant entre l'idiosyncrasie des individus et ici, j'invoque mon expérience personnelle.

« Toutes les personnes de ma famille buvaient du vin, tandis que, dès mon plus jeune âge, une répugnance invincible m'en éloignait, et cette répugnance dure toujours. Même aversion du poisson, dégoût d'un grand nombre de légumes, et je n'ai jamais pu me résoudre à boire du lait pur. Conclurai-je de là que le poisson, les légumes que je n'aime pas

et le lait ne sont pas nutritifs ? Non certainement, parce que je tiens compte d'un fait général quoiqu'en opposition avec mon idiosyncrasie.

« Je viens d'entendre que le café et le chocolat agissent de même. Quant à moi, ils sont tout à fait différents : le café me soutient, sans que j'accepte à présent les raisons qu'on a données pour expliquer l'effet, tandis que le chocolat, dont le goût m'est agréable, me fait sentir le besoin de manger une ou deux heures après l'avoir pris. »

En dehors de l'influence de l'hérédité, ce n'est donc point grâce à un régime particulier et applicable à la généralité des hommes, que M. Chevreul a conservé sa vie : il a étudié ses aptitudes et sa s'y conformer avec une constante fermeté. Voici, comme il le divulgue, son secret :

« C'est la règle dans le travail, la modération dans les habitudes de la vie. »

Il n'a point pour cela « fermé son cœur » ; les amis et les savants encouragés par lui pourraient en rendre témoignage. Mais il a su fermer ses oreilles et son âme aux agitations du dehors. « Depuis, dit-il, que l'étranger a ravagé mon pays, depuis que les bombes prussiennes sont tombées sur le Museum ».

Pendant le siège de 1870-71, il ne quitta point Paris ; il supportait, à quatre-vingt-quatre ans, les plus dures privations, et il demeura au Museum pendant que plus de soixante bombes prussiennes écrasaient les galeries et les serres, et venaient quelquefois éclater près de lui. Un jour, l'une d'elles arriva dans son cabinet de travail, cinq minutes après la sortie de M. Chevreul qui, à l'heure prescrite, était allé dans d'autres bâtiments préparer et expédier des pièces réglementaires :

« J'ai trouvé en cette occasion, dit-il, la récompense de ma stricte exactitude, de ma ponctualité à remplir mes devoirs professionnels. »

M. Chevreul fit consigner au procès-verbal de l'Académie des sciences, dans la séance du 9 janvier 1871, une protestation indignée.

Ses Opinions religieuses

Un journal très répandu en 1837, le *Courrier français*, lança contre lui une diatribe où il était accusé de matérialisme ou d'une vague « métaphysique indienne ». Revenant trente-cinq ans plus tard sur cette accusation qui lui tenait au cœur, il fit entendre, en 1872, dans une séance de l'Institut, une protestation dont nous relevons les traits principaux :

« Ce grand fait de la vie, je ne puis le concevoir, ce qui n'est pas l'expliquer, sans le rattacher à une cause première intelligente, et ce sont ces effets merveilleux, successifs, toujours les mêmes qui rentrent dans cette harmonie préétablie, tout de celle-ci une résultante qui, selon nous, ne peut être l'effet d'un hasard aveugle. »

Chevreul suppose ensuite un magnifique édifice imaginé par le cerveau humain, et il le compare à l'être vivant :

« Quelle différence entre la beauté de l'œuvre humaine et la merveille de cet être vivant ! Quelle variété dans les formes qu'il affecte ! Il peut être fixé aussi, dans l'air et dans les eaux ! Il peut marcher, ramper, nager, voler dans les airs ! Ses parties, en harmonie entre elles, le sont elles-mêmes avec les conditions du milieu de la vie où il s'accomplit, et l'observation des organes intérieurs de l'être vivant est aux yeux du philosophe un spectacle qui ne se peut comparer à celui de la vue des plus belles formes de l'art humain.

« Toutes les formes spécifiques se conservent et se perpétuent, le mouvement est partout dans l'être ; la matière s'y renouvelle incessamment, et la vie ne l'anime qu'à cette condition. Ce mouvement intérieur, commençant avec sa vie et ne finissant qu'à sa mort, présente un spectacle sublime auquel rien n'est comparable dans les œuvres humaines, et qui conduit l'observateur à cette conclusion que l'être vivant, dépassant tout le savoir humain, n'a pu être imaginé et créé que par une PUISSANCE DIVINE ! »

Le raisonnement est rigoureux, tandis que le contraire ne l'est pas. Spiritualistes timorés, croyez-moi, ne craignez pas que l'étude sérieuse de la matière vivante conduise jamais au matérialisme !

Ses Amis

Nous avons vu combien le cœur de M. Chevreul souffrait des malheurs de la patrie. Les dangers personnels ne purent troubler la sérénité du savant ; pour s'en convaincre, il suffit de lire les pages qui suivent :

Lettre à M. Richard Wallace

« Paris, le 15 de janvier 1871.

» Monsieur,

« Dans la nuit du 8 au 9 de janvier 1871, quelques professeurs du Museum d'histoire naturelle parlaient des misères du temps, du siège de Paris, événement dont l'imprévu même augmentait la gravité. On s'étonnait du ducal de l'Europe civilisée du dix-neuvième siècle assistant à ce spectacle ; mais, plus accessibles aux sentiments généraux qu'aux passions haineuses, nous aimons à citer quelques noms étrangers portés par des cœurs vraiment français ; et voilà, monsieur, comment le nom de Richard Wallace sortit de plusieurs bouches !

« Quelques minutes à peine écoulées, un bruit éclatant interrompit la conversation ; un obus prussien venait d'éclater ; une serre près de laquelle nous étions n'existait plus, et bientôt après un second obus en détruisait une autre. Arrivés sur les lieux foudroyés par une rage ennemie, quelques fleurs échappées au désastre frappèrent nos yeux, et un sentiment de reconnaissance, rendu plus vif en

core par le contraste de la destruction, nous suscita l'idée de vous les offrir comme un hommage des professeurs du Museum rendu à Richard Wallace dont le nom est désormais inscrit en tête des bienfaiteurs de la ville de Paris.

« Je suis heureux, monsieur, après les marques de bienveillance dont la science anglaise m'a honoré, de vous écrire ces lignes au nom des professeurs du Museum d'histoire naturelle de Paris.

« Veuillez donc, monsieur, agréer l'expression des sentiments de ma plus haute considération.

» E. CHEVREUL,

» Directeur du Museum et doyen des associés étrangers de la Société royale de Londres. »

L'Homme privé

Il rappelle avec une douce satisfaction ses états de service dans l'armée : il fut longtemps capitaine dans la 13^e légion de la garde nationale.

Après avoir porté l'épée, il ceignit l'écharpe municipale ; il resta maire de L'Hay, près de Bourg-la-Reine, jusqu'à la mort de sa femme qui eut lieu en 1862. L'illustre savant cédait immédiatement sa propriété à son fils unique, M. Henri Chevreul, ancien magistrat, lettré des plus distingués, vivant aujourd'hui à Dijon et dans ses propriétés de Bourgogne.

M. Chevreul, qui, en quittant son laboratoire, se rendait à pied, durant la belle saison, tous les soirs à sa maison de campagne, n'a plus voulu revenir dans une localité qui lui rappelait un si triste souvenir.

C'est là, ainsi qu'à Arcueil, que se réunissaient périodiquement nos savants dans une agréable intimité ; là venait Ampère, de distraite mémoire, qui s'égaraient souvent à la recherche d'un problème, à la poursuite d'un rébus ou à la chasse aux papillons. Un soir, invité à dîner, Ampère s'était trompé de route, à une bifurcation, et s'en était aperçu à la dernière limite de la fausse direction ; il frappa à minuit à la porte de son ami Chevreul qui avait été seul et dormait profondément.

L'Homme du monde

Pendant les travaux qui ont illustré son nom, ne vivait nullement comme un anachorète dans le désert ou comme un alchimiste cherchant sans trêve la pierre philosophale. Passionné pour les lettres et les arts, d'un esprit délié, délicat et aimable, Chevreul était fort répandu dans le monde sérieux et même dans le monde fashionable. On le voyait assidûment à la Comédie-Française, ainsi qu'à l'Opéra-Comique, où il aimait à entendre *Elleuvin* ; mais il ne fréquentait pas les coulisses. Il retrouvait au Théâtre-Français deux amis, poètes dramatiques, membres de l'Académie française : Népomucène Lemercier, l'auteur d'*Agamemnon*, et Pierre Lebrun, l'auteur de *Marie-Stuart*.

Lié avec Garat et un célèbre gentleman étranger, il donnait avec eux le ton à la mode. Garat, musicien précoce, célèbre à l'âge de sept ans, avait été présenté à la cour de Louis XVI, avait même donné des leçons de musique à Marie-Antoinette dans les dernières années de son règne, et, par suite, était fort recherché à la cour et la ville lors de la Restauration. C'était un charmant cavalier dont les bonnes fortunes ne se comptaient plus. M. Chevreul s'était, comme tous les lions ou dandys de l'époque, empressé de suivre son exemple ; on portait culotte à la Garat, cravate à la Garat, etc., tout à la Garat.

Toutefois, en faisant valoir les avantages de sa belle prestance, Garat n'était pas toujours désintéressé. Un jour, Chevreul et un gentleman étranger s'étaient rendus chez Garat, durent attendre assez longtemps dans le salon l'arrivée de leur ami qui poursuivait une conversation soutenue avec une femme charmante. Celle-ci arriva enfin dans le salon et aussitôt, ébloui, Chevreul poussa le coude de son compagnon en lui faisant un petit signe qui voulait dire : c'est un joli sujet de conversation criminelle. Le gentleman lui répondit : tu te trompes étrangement ; tu vas voir ; entrons dans la chambre de Garat. Là, on aperçut étalés de magnifiques boutons d'or. Alors le gentleman, s'adressant à Garat : Tu viens encore de t'engager à lancer cela ! — Que veux-tu, répond Garat, comment ne pas se laisser convaincre par des arguments si éloquentes ?

La belle élégante visiteuse était une grande couturière du jour qui n'était nullement venue pour flatter le parfait amour, mais pour traiter une affaire commerciale.

Une des pièces qui, au théâtre, ont le plus vivement charmé Chevreul est la *Gageure imprévue* de Sedaine.

La dernière fois qu'il vit représenter cette comédie, ce fut au *Château*, lors des fêtes données par le roi à l'occasion des noces du duc d'Orléans. Il l'a aussi vue jouée par Baptiste aîné, Mlle Contat et Fleury. C'était... vers 1820. M. Chevreul a même écrit une appréciation de cette pièce, enfermée dans ses papiers secrets. L'illustre « étudiant » raconte tous les détails de la vie de Sedaine dont il aime le caractère ; il établit un parallèle entre la pièce française et la pièce espagnole qui a fourni à Sedaine son sujet. C'est un charmant feuilleton parlé que raconte M. Chevreul. — Mais l'auteur qu'il admire surtout est Molière « parce que », dit-il, j'aime sa science philosophique ; son génie a deviné ce que l'expérience m'a appris du cœur humain. La dernière représentation « théâtrale à laquelle j'ai assisté » remonte à 1838 ; on donnait Tartufo, dont le personnage était joué par le successeur de Fleury. »

A peu près vers la même époque, un peu avant, et un peu après la Restauration, M. Chevreul se trouvait souvent en compagnie d'hommes graves.

Il avait eu pour camarade d'école centrale, à Angers, celui qui devait devenir célèbre sous le nom de David d'Angers. M. Chevreul habitait au Jardin des Plantes, dans la même maison que l'illustre Laurent de Jussieu. Un jour, M. Chevreul introduisit David d'Angers chez ce savant qui voulait avoir son médaillon.

La séance fut fort intéressante ; M. de Jussieu émettait ses opinions sur les artistes et les hommes de lettres du dix-huitième siècle qu'il avait connus.

Il cita ce trait de Rousseau. Par une soirée d'une chaude journée de juillet, il aperçut sur la route poudreuse Jean-Jacques fatigué et traînant la jambe. Sachant combien Rousseau était susceptible et peu disposé à accepter un service, il ne lui offrit pas une place à côté de lui, mais il lui cria : Monsieur Rousseau, monsieur Rousseau, venez donc ; j'ai trouvé une voiture de retour, qui me conduit à Paris pour cinq sous ; profitez de l'occasion. Rousseau monta, s'installa à côté de Jussieu et se montra si enchanté de la rencontre, qu'en passant près du lac d'Enghien, il fit un délicieux tableau d'une nuit d'été sur les bords du lac de Genève. C'est la seule fois, disait M. de Jussieu, que j'aie retrouvé chez Rousseau l'éloquence et la grâce de l'écrivain, car, dans la vie ordinaire, il était toujours gêné, et rien en lui ne décelait son génie.

Joyeuse anecdote

Un jour, on engagea M. Chevreul à se marier ; cet se passait en 1818, il y a longtemps ! La belle-mère projetée, car, lorsqu'on se marie, on a presque toujours une belle-mère, « fit des façons ». Elle prit des informations auprès du jacobin en chef du Museum. Celui-ci convoitait une « jeune personne » qui posait les étiquettes sur les fioles et les fossiles ; comme il n'était pas agréé et qu'on ne voulait pas « couronner sa flamme », il céda à son sentiment de jalousie ; il prétendit que M. Chevreul était « l'ami, chéri, préféré, distingué », comme disait la grande duchesse, de cette même « jeune personne » qui était, Dieu merci, aussi innocente que M. Chevreul, et devint bientôt la femme légitime de M. Desfontaines, professeur de botanique au Museum.

M. Chevreul, centenaire, est encore étonné de s'être vu accusé, il y a soixante-huit ans, d'avoir joué les rôles de Lovelace ou de don Juan !

Sa Descendance

Il n'a eu qu'un seul fils : M. Henri Chevreul, qui épousa Mlle Joséphine Languet de Sivry, parente de Languet, archevêque de Sens, membre de l'Académie française.

M. Henri Chevreul a eu trois enfants :

1^o M. Michel-Eugène Chevreul, qui a épousé une demoiselle Le Compaquis de Courtivron, petite-fille du marquis de Courtivron, ancien officier supérieur, qui devint membre de l'Académie des Sciences et fut le collaborateur de Buffon.

2^o Mlle Marguerite Chevreul, qui a épousé M. Raoul de Loisy, petit-fils de M. Canelet de Loisy, plusieurs fois rapporteur du budget sous la Restauration.

3^o Mlle Sophie Chevreul, qui a épousé M. Raoul de Champ (de Lyon).

Il en est résulté, jusqu'ici, pour M. Chevreul sept arrière-petits-enfants dont un seul, fils de M. Michel-Eugène Chevreul, pourra perpétuer son nom glorieux.

Parmi les membres de cette troisième génération, on a souvent parlé d'un enfant qui est maintenant une grande demoiselle et qui, dans son jeune âge, était appelée *Bas-Bleu* par tous les membres de la famille. Elle avait la passion des livres ; tous ceux qui lui tombaient sous la main étaient feuilletés, lus, dévorés. La famille prédisait qu'elle deviendrait « au moins » libraire. M. Chevreul, l'éternel chercheur, adorait cette enfant qui aimait à chercher. Il faut tout de suite ajouter que tous ses descendants lui sont également chers.

Lorsqu'il reçoit une lettre de l'un d'entre eux, sa figure rayonne de joie ; il s'enferme dans son cabinet de travail pour déchiffrer, sans distractions, les pattes de mouches de l'écriture ; il en commente le contenu avec ses amis et ses visiteurs. C'est un événement qui met en joie et bouleverse toute la maison. M. Chevreul nous dit :

— Ces pattes de mouches, voilà mon élixir de longue vie.

M. Chevreul et Napoléon

Il se trouva presque en face de Napoléon dans une circonstance imprévue. Chevreul, alors simple garde national, montait sa faction aux Tuileries, lorsqu'un rumeur, qui approche et grandit, éveilla l'attention du poste. Tout à coup, on s'écria : Voilà l'Empereur ! Il arrivait, en effet, de l'île d'Elbe, et venait, à l'improviste, se réinstaller dans son ancien logis. Ce cri soudain : Voilà l'Empereur ! étonna tellement l'officier national Chevreul, qu'il en laissa, parait-il, tomber son fusil de saisissement.

Pêcheur à la ligne

La rédaction de son travail sur les corps gras qui lui prit dix ans de sa vie, est un de ses plus beaux titres de gloire, se fit dans des conditions originales.

Avant d'être examinateur à l'Ecole polytechnique, M. Chevreul pouvait prendre des vacances qu'il allait passer à Murs, village coquet situé près d'Angers, sur les bords de la Loire. Là, M. Chevreul, qui est un fervent de la pêche à la ligne, passait ses journées sur les bords du fleuve. Les poissons, s'ils eussent été curieux, auraient pu contempler le spectacle suivant : à côté de M. Chevreul se tenait Mme Chevreul, munie de « tout ce qu'il faut pour écrire ». Et, en effet, Mme Chevreul écrivait, écrivait toujours, tandis que M. Chevreul, tout

en lançant sa ligne de droite et de gauche, dictait, dictait toujours.

Décrivait-on le riant paysage servant de cadre à un roman sentimental ? L'histoire est moins bucolique : c'est à la pêche à la ligne que se rédigeait le célèbre travail sur les corps gras !

Cette passion de M. Chevreul pour la pêche à la ligne put seule lui donner la confiance et l'amitié d'un illustre savant anglais, d'une froideur marmoréenne, ultra-britannique, sir Humphrey Davy, à qui notre jeune savant français était présenté. M. Chevreul, dont l'esprit fut toujours aimable, essayait d'engager une conversation en employant les formules de respectueuse politesse les plus variées. Les réponses se bornaient toujours à un *aoh !* ou à un *yes !*

M. Chevreul fait alors l'éloge des vacances, de Murs, de la Loire et... de la pêche à la ligne. Aussitôt, Davy, jusque-là froid comme glace, devient ardent comme braise ; de muet comme un poisson, il devient bavard comme une pie.

Davy partageait la passion de Chevreul ! Une vive affection qui ne se démentit jamais unit aussitôt ces deux illustres pêcheurs à la ligne.

Comme témoignage de son amitié, Davy fit présenter à Chevreul de tout un attirail de pêcheur, qui lui avait été donné par la princesse Charlotte d'Angleterre.

Chevreul montra longtemps ce cadeau, d'origine princière, et cher à sa passion, à toutes les personnes qui allaient le voir. C'est Davy qui fit nommer Chevreul membre de la Société royale à Londres.

M. Chevreul et la photographie

L'illustre savant aime aussi à rappeler avec quel enthousiasme il fit approuver par l'Académie des sciences et propager au dehors la découverte de la photographie par Nicéphore Niepce. — Et pourtant, M. Chevreul, le protecteur, le parrain de la photographie, n'avait jamais voulu « poser » devant l'objectif. Jusqu'en 1833, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 97 ans, il avait résisté. Il finit par céder et voici comment il raconte sa capitulation :

« Je montais en voiture pour me rendre à l'Institut ; un monsieur m'aborda avec une exquise politesse : — Monsieur Chevreul, vous pouvez me rendre un immense service. — J'objecte l'heure pressée ; il insiste et me demande la permission de m'accompagner dans ma voiture. A peine installé : — Monsieur, me dit-il, vous pouvez faire mon bonheur ou ma ruine, je suis photographe ! — Je bondis ! mais il ajoute : — L'empereur du Brésil (vous savez, dom Pedro, qui est un vrai savant, qui m'a décoré de l'Ordre de la Rose), l'empereur du Brésil, dit le photographe, tient à avoir votre portrait et, si je l'exécute, c'est mon avenir assuré. Au nom de dom Pedro, je céda. »

Il céda, mais il n'a pas pardonné, à cet égard, il y a peu de temps, à une de ses parentes qui lui demandait ce rare portrait :

« Non, non, tu ne le verras pas, j'y suis trop laid. On a tenté une épreuve au soleil, j'y pleure ; une autre à la lumière électrique, j'y ricane affreusement. »

Depuis, M. Chevreul s'est laissé aller à la mode nouvelle et a laissé braquer tous les objectifs sur son noble visage.

Son Esprit

L'illustre « étudiant » n'est pas dépourvu de malice. Un jour, à l'Elysée, M. Grévy félicita le doyen de l'Institut de sa verdeur, de sa vaillante vieillesse. M. Chevreul, qui éprouve les idées de son ancien collègue Flourens, répondit qu'il commençait à entrer dans « l'âge mûr » ; et il donna sa recette :

« Savez-vous, monsieur le Président, comment je me suis si bien conservé ? je n'ai jamais bu une goutte de vin pur. — Vous me prévenez un peu tard, répondit M. Grévy qui, en sa double qualité de jurassien et de grand chasseur, ne doit pas être un simple buveur d'eau.

A Cent Ans

M. Chevreul a été malade à la suite d'un refroidissement au commencement de cette année.

Bien qu'il fût entièrement rétabli, depuis le mois de mars, ses forces ne revenaient que fort lentement. On finit par connaître la cause de ce retard.

Un docteur X... (nous ne le nommerons pas), vénérable patriarche à longue barbe blanche, s'intitulant le « doyen » des médecins, eut accès auprès du « doyen » des étudiants.

Les deux « doyens » eurent de longs et nombreux entretiens desquels il résulte que M. Chevreul refusait presque toute nourriture ; « l'homme de l'art » lui avait persuadé de ménager ses organes et de suspendre presque leur fonctionnement.

Toutefois, durant sa longue épreuve ultra-homœopathique, M. Chevreul eut le temps de réfléchir ; et un beau matin, il y a deux mois, l'illustre savant, qui, depuis quarante ans, déjeunait toujours seul, annonça à son fils, M. Henri Chevreul, qu'il était décidé à déjeuner avec lui.

Le fils, enchanté, amena son père à reprendre son régime ordinaire. Depuis, M. Chevreul se porte admirablement.

Les forces sont si bien revenues que, tout dernièrement, sur les instances d'un audacieux photographe, M. Chevreul, qui se méfie et n'a jamais des ascenseurs où l'on se sent suspendu comme dans un puits, se décida à grimper, et sans se servir ni de canne ni de rampe, les sept étages et demi qui conduisent au laboratoire du « collaborateur du soleil ».

Ce photographe était un artiste grec ; mais on ne joua pas au baccarat.

Le lendemain, en nous racontant joyeusement cette prouesse de jeune homme, « d'étudiant », M. Chevreul concluait en nous disant : « Vous pouvez désormais m'appeler Montcaulx. »

Em. Nol.

Prix du Supplément avec le Numéro :

20 CENTIMES A PARIS — 25 CENTIMES HORS PARIS

Abonnement spécial au SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Numéro ordinaire compris :

12 FR. PAR AN

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

TIMOTHÉE TRIMM

Ce Timothée Trimm est un des hommes de notre temps qui ont eu le plus immodérément à la coupe de la popularité. Il n'a pas été célèbre, il a été fameux, mais il l'a été autant que ce soit au monde, fameux autant que Robinson Crusoe, autant que Polichinelle, autant que Marlborough, autant que Voltaire, autant que Mayeux, autant que Troppmann. Il a eu son heure d'éclat et de bruit, qui a duré huit ou dix ans. C'était fier, c'était avant-hier, c'est-à-dire avant la guerre, dans Paris, alors que Paris était amusant au possible et rempli de gens qu'on montrait du doigt. Ces gens-là se font plus rares de jour en jour. C'est grand dommage.

Il y en avait alors à chaque pas, dans la rue, sur les boulevards. Il y avait l'Arménien de la Bibliothèque et le Persan de l'Opéra. Il y avait Mangin dominant la foule du haut de son char et plongeant ses mains dans une cuvette toute pleine de pièces d'or. Il y avait Théophile Gautier, chevelu comme un roi de la première race. Il y avait enfin Timothée Trimm en cravate de foulard rouge, au gilet enguirlandé de chaînes d'or ; Timothée Trimm, les cheveux ébouriffés, court, trapu, les jambes d'un basset dissimulées dans un vaste pantalon à la houzarde, vêtu d'un paletot-sac, chaussé de bottes pointues accusant la prétention au petit pied ; avec quel chose dans la physionomie d'un Balzac inférieur ; en résumé, l'élégance d'un marchand de contremarchés. Marchant mal et criblé de dettes, il se servait presque toujours de voiture, autant pour dissimuler l'incorrection de son allure que pour éviter des rencontres dérangeantes. Cigare au vent, il jetait des regards de complaisance sur le peuple, dont il ambitionnait les suffrages par-dessus tous les autres, et dont il devait devenir l'idole un beau matin.

Timothée Trimm n'a pas été fameux du premier coup ; il a même pris par le chemin le plus long et le plus difficile. Né dans le Nord, il s'engagea comme militaire à l'âge de dix-sept ans. Rien d'extraordinaire ne signala sa jeunesse ; les dictionnaires biographiques quise sont occupés de lui veulent qu'il se soit fait remarquer au régiment comme poète ; cela peut surprendre en raison de la nullité de ses études, mais il nous l'affirme lui-même dans un de ses articles.

« Alors que j'avais l'honneur d'être caporal de voltigeurs dans un régiment de ligne, — dit-il, — je commandais un jour un peloton de cent hommes devant l'inspecteur général. La vue du vieux chef de division qui m'observait avait animé mon zèle et électrisé les soldats ; ces cent fusils aux baïonnettes éblouissantes étincelaient comme autant d'éclairs... »

« Le général hochait la tête en signe de satisfaction.

</

les coiffeurs, pour les modistes, pour les cordonniers, pour les bijoutiers, pour les tailleurs. Il s'attacha particulièrement à fonder des journaux à primes, comme c'était la mode. Dès lors, il inventa les primes les plus extraordinaires; en même temps qu'un journal, on le vit donner au public un parapluie ou un melon, une paire de pantoufles ou de bretelles, une stalle de théâtre ou de concert, un cachet de restaurant ou de bain d'eau de rivière. Des spéculations quelques-unes réussirent et lui valurent un grand renom de faiseur. Il fut un des premiers à marier l'industrie avec la littérature; si bien qu'au bout de plusieurs années de ce métier-là, il se trouva mûr pour l'emploi de chroniqueur du peuple, d'éducateur et d'amateur des masses.

Sur ces entrefaites il fut appelé au *Petit Journal* pour y écrire un article par jour.

Un article par jour! Dans l'origine cela paraît insensé, énorme, monstrueux. On n'avait jamais assisté à un tel tour de force. Pour ce métier nouveau il lui fut nécessaire d'adopter un nom nouveau: le Commandeur Léo Lespès disparut et fit place à Timothée Trimm. Timothée empruntait au Nouveau Testament; Trimm composé avec le Caporal Trimm de Sterne! Timothée Trimm, juste ce qu'il faut de fantaisie pour le peuple! Et pendant quelques années le peuple ne jura que par Timothée Trimm; ce fut un engouement, un fanatisme: on s'empressa sur les pas de Timothée Trimm, autant pour le voir que pour le lire, car ainsi que je l'ai dit, à tous ses mérites il joignait le physique et le costume d'un Fontanaire. — Un article par jour! cela supposait pour le peuple un phénomène d'imagination, un puits de science, un colosse d'esprit, un foudre d'éloquence. Un article par jour! cela résumait aux yeux éblouis des fruitiers et des cochers de fiacre Homère, Chateaubriand et Eugène de Pradel. Aussi la renommée de Timothée Trimm ne connut-elle plus de bornes; et il n'y eut pas d'acteur plus applaudi dans un théâtre, de gymnaste plus acclamé dans un cirque. C'était bien l'idée que le peuple se faisait d'un homme de lettres, chez qui il aime à retrouver quelque chose de l'écrivain public. Et puis, pour tout dire, Timothée Trimm avait eu une trouvaille de génie: il avait inventé une langue particulière composée de petits aïeux, qu'il avait empruntés à Emile de Girardin, puis, qu'il s'était ensuite appropriés, et qu'il avait perfectionnés. Et ce style propre à tout rendre, effroyablement clair, il le débitait en menues tranches, à la façon de l'ancien marchand de galette du Gymnase.

Quant à la manière de penser, il avait choisi, sans grands tâtonnements, celle de M. Prudhomme, qui de bonne heure lui avait paru la meilleure, la seule, l'éternelle. Sur la vertu, sur l'amour, sur la littérature il pensait comme M. Prudhomme. Et comme il ne pouvait pas toujours vivre de l'actualité, lorsque l'événement du jour, cette marée du journalisme, venait à manquer, il inventait pour le remplacer quelque court récit, quelque brève étude de mœurs où l'ingéniosité était surtout visée. Son idéal aurait été le *Mouchoir bleu*, cette anecdote tant surfaite. On a souvenir des *Confessions d'une épingle*, de la *Guerre des marseillais*, du *Voyage dans une boîte à cigare*, des *Aventures de deux gants blancs*, de l'*Histoire de douze bougies*, de *ma Voisine la Sensitive*, et d'une foule d'autres biulettes qui eurent des succès de vingt-quatre heures. Si l'on désirait en connaître un échantillon, je pourrais prendre dans le tas le *Baiser au régiment*. Timothée Trimm y est tout entier avec ses caprices de typographie et de ponctuation.

Voici lachose, que j'abrège un peu :

« LE BAISER AU RÉGIMENT... QUI PASSE !
« Mon Dieu !... Je ne suis pas obligé de vous raconter tous les matins de gros faits-Paris.

» De substantiels incidents;
» Je suis essentiellement libre d'allures,
» Indépendant dans le choix de mon sujet.

» Et je puis traiter une babiole... si j'y trouve un grain d'intérêt, de finesse et de sentiment.

» Donc, voici, sans plus de préambule, ma babiole de ce jour,

» Simple comme un conte allemand,
» Sentimentale comme un roman anglais,
» Touchante comme un récit de France.

» L'autre jour, dans un quartier de Paris, un régiment passait,

» Musique en tête,
» Tambours battant,
» Etendard déployé...

» Ce régiment, venant de son quartier, — allait à la revue...

» Dans toute la splendeur de l'élégance militaire.

» Comme il traversait une petite rue voisine de son casernement,

» Une humble croisée s'ouvrit,
» La croisée d'une maison très modeste de l'ancien Paris;

» Et une femme apparut au balcon.
» Elle était jeune et jolie,

» Blonde et rosée,
» Et elle tenait à côté d'elle une petite fille pâle et mignonne... qui voulait voir les soldats.

Or, voici ce qu'il advint :

« Quand le régiment passa, elle ne fit ni une ni deux, la femme blonde... elle lui envoya un baiser.

» Cet aréolithe d'un nouveau genre tomba sur la cohorte en marche,

» Et il y eut alors grand embarras pour savoir à quel il était destiné.

» Le colonel, tout chamarré de croix noblement gagnées au champ d'honneur, pouvait le prendre pour un hommage rendu à la valeur militaire;

» Le tambour-major, haut de huit pieds, y compris son plumet, se disait qu'il revenait au plus bel homme du régiment.

» Le porte-drapeau croyait que le baiser était envoyé à la soie glorieusement trouée par la mitraille, dont il avait le dépôt-précieux...

» Il y eut cinq minutes d'émotion.
» A qui était destiné le baiser ?

» Il n'était ni pour le plus titré, — ni pour le plus grand par la taille, — ni pour le plus beau, — ni pour le plus jeune...

» Il était pour un noble vieillard à cheveux blancs,

» Le vénérable chirurgien-major du régiment, qui marchait en serre-file, à quelques pas du colonel.

» Qu'avait fait le chirurgien-major pour

attirer l'attention de la blonde femme du balcon ?

» L'enfant de la pauvre Parisienne avait été en danger de mort...

» Et le docteur militaire avait gratuitement, en bon voisin, en philanthrope, en médecin expérimenté,

» Tout bonnement sauvé l'enfant...

» Ce baiser filial, donné aux yeux de tous, était le seul paiement de ses honoraires;

» C'était une mère qui disait une fois encore : MERCI ! »

Comme je l'ai dit, j'ai taillé dans ce récit, mais il en reste assez pour donner une idée de cette littérature qui ressemble à une viande dont on aurait maché les morceaux. Ce n'est qu'à la surface que l'œuvre de Timothée Trimm paraît si abondante; des éditeurs ont pu la faire tenir dans quelques volumes seulement, dont voici les titres : *Paris dans un fauteuil*, *Avant de souffler sa bougie*, *Spéculations vus de ma fenêtre*, *Promenades dans Paris*, *Les Matinées de Timothée Trimm*, etc. etc. De tout cela, quelques pages seulement tiennent dans le creux de la main de la postérité. Il y a longtemps qu'on s'est ravié sur le prétendu tour de force d'un article par jour, qu'on s'est aperçu qu'un littérateur à la tâche n'est souvent pas plus extraordinaire qu'un négociant à son comptoir. Du moment que le public a fait cette découverte, le prestige de Timothée Trimm s'est écroulé tout à coup. Au fond, il ne subsistait de lui que la personnalité, une personnalité curieuse, originale et quelquefois amusante, bien qu'elle sente son vieux jeu.

Je l'ai beaucoup connu, et il s'en est fallu de peu que je n'aie été son ami. Mais qu'est-ce qui peut dire avoir été l'ami de Lespès ? Son camarade tout au plus. De pareils individus se connaissent trop eux-mêmes pour être des égoïstes. Je crois encore le voir entrer bruyamment chez le restaurateur Péters, à l'heure du déjeuner, s'installer seul à une table, et crier de sa voix aiguë :

— Servez-moi vite, Péters, bien vite !. Vous savez que je suis très exigeant et que je paie très mal !

Touta une profession de foi ! Le fait est qu'il n'y avait rien de trop bon ni de trop beau pour lui. Il avait l'instinct de la grande vie, gâté par une pose de mauvais goût. Mettant cinq louis à son repas, toujours solitaire. S'enorgueillissant d'avoir fait hausser les prix du journalisme. D'ailleurs, sans ambition, comme sans envie, ayant cette qualité rare d'admirer le talent partout où il le trouvait; et de lui-même, chose plus rare encore, ayant la notion exacte de ce qu'il valait. Une connaissance médiocre de l'art et des arts, mais une inclination sincère pour la musique d'opéra. Il se logeait de-ci, de-là, s'accommodant tantôt d'un mauvais cabinet tendu en perse, tantôt d'une mansarde élémentaire. Les meubles, quelquefois magnifiques, étaient pour la plupart des cadeaux envoyés par les marchands.

» A un entresol du quai Voltaire, où il avait habité, lorsque, du *Petit Journal*, il avait émigré au *Petit Moniteur*, je le voyais les pieds sur un tableau d'Auguste de Chatillon, qui figura longtemps chez Victor Hugo, rue de la Tour d'Auvergne. Très connu des romantiques, ce tableau, qui ornait le plafond du cabinet de travail du grand homme, représentait un moine, tout de rouge vêtu, assis par terre et lisant dans une grande Bible posée sur la hanche d'une femme entièrement nue. Comment ce tableau avait-il passé les ponts, et de plafond qu'il était chez Victor Hugo était-il devenu tapis chez Léo Lespès ? Je l'interrogeai inutilement.

» Sa fin fut mélancolique. Les propriétaires de journaux tiraient de lui tout ce qu'ils purent. Un directeur de théâtre lui commanda une pièce qui s'appela, je crois, *Les Noces de Canaïeu*. Même un Barnum de province entreprit de le montrer en public, en compagnie de la sœur d'Adeline Patti. Mais ses conférences ne furent pas fructueuses. La maladie se montra, et derrière elle la maison de santé Dubois. Il laissa une fille. On l'avait nommé chevalier des Saints Maurice et Lazare.

Charles Monselet.

Lettres sur l'Irlande

DE

GEORGE MOORE

—

CINQUIÈME LETTRE

L'IRLANDE

D'après la carte, l'Irlande se compose de quatre provinces; j'ai montré dans mon second article comment Dublin se divise en quatre parties; je diviserai aujourd'hui la société irlandaise en quatre classes : les propriétaires, les fermiers-tenanciers, les prêtres et les patriotes. Je pourrais sans doute subdiviser encore chacune de ces classes en quatre; ce que je ferais probablement si j'écrivais un livre sur ce sujet; mais le pays est si primitif et si barbare que la première division est bien suffisante. Elle est même très complète, et en évitant les extrêmes, en choisissant ce qui me semble de plus typique dans chaque classe, je pourrai indiquer les lignes principales qui constituent la société irlandaise.

LE PROPRIÉTAIRE

M. Blake habite une grande maison carrée ressemblant à une boîte; un sombre bouquet d'arbres à droite et à gauche. Les terres environnant le domaine sont abandonnées aux herbes, et les troupeaux de bestiaux viennent paître jusqu'à la porte de la maison. Ils errent au milieu des lauriers le long des terrasses; les allées sont couvertes de bouses de vache, et le jardin ressemble à une cour de ferme. Si vous sonnez, vous pouvez attendre longtemps; par aventure le sommelier, accouru à la diable des habits usés de son maître, vient vous ouvrir, et vous introduit dans une chambre remplie de meubles démodés, où une espèce de femme toute délabrée vous offre une tasse de thé et vous présente six ou sept enfants. Voici l'histoire de la vie de M. Blake : — A sa majorité, son père lui constitua une pension de trois cents livres par an, et l'envoya faire connaissance avec la vie de Londres, et y ramasser, si possible, une héritière. Le bruit courut qu'une belle jeune fille, agrémentée de quelques millions, était tombée sous le charme du jeune Irlandais; mais trois ans après, il

n'en fut plus question, et le jeune homme enfoncé dans les dettes revenait à la maison épouser une cousine sans un penny, louer la maison la plus sordide du voisinage, et y attendre patiemment qu'il pût à son père mourir et de lui laisser sa propriété. Cet heureux événement arriva au bout de quinze ans, et M. Blake transporta sa femme et ses enfants dans le domaine paternel.

Le revenu de M. Blake est de deux mille livres à l'année; malheureusement, son père, qui élevait quelques chevaux de course, a hypothéqué son bien de cinq cents livres par an. Puis la veuve touche trois cents livres et les plus jeunes enfants deux cents livres par an. En 1880, le *Land Act* lui enleva encore trois cents livres par an, et quand il a payé les taxes et les dettes criardes, il ne reste plus que cinq cents livres pour vivre. Il faut remarquer que toutes les pertes doivent être supportées par ce malheureux M. Blake : les hypothèques, la veuve, les plus jeunes enfants ne perdent pas un penny, quels que soient les désastres qui amoindrirent les revenus de la propriété, dont ils tirent ainsi que le propriétaire leur avoir. Et ces cinq cents livres par an qui restent au propriétaire continueront-elles de lui être payées ? C'est là la terrible question, le *to be or not to be*, qui ronge le cœur de tout propriétaire, et surtout celui de M. Blake : car il a une femme et six enfants à entretenir, il a quatre ans, et il est incapable de gagner un shilling, si ce n'est peut-être en labourant la terre. Est-il donc possible que toute une classe soit réduite à courir le monde à l'aventure pour mourir de faim ? Le monde n'a jamais vu jusqu'ici pareil renversement de fortune; mais il n'est pas du tout certain qu'il ne le voie pas aujourd'hui. L'Irlande en ce moment est tranquille; sur un signe de M. Parnell, les assassins et les violences ont cessé; mais quand il verra que lui et son parti sont impuissants à obtenir l'*home rule* de l'Angleterre, il dira comme Pilate : « Je me lave les mains du sang de ces hommes »; et alors les violences et les meurtres ensanguineront de nouveau l'Irlande, les tenanciers dicteront de nouveaux volontés aux propriétaires, et les membres de cette classe déjà affaiblie qu'épargneront les assassins mourront un à un de faim ou dans les misères de l'exil.

LE PETIT FERMIER

Mickey Moran est un fermier-tenancier. Sa ferme consiste en dix acres de terre, qui ne forment pas un enclos compact autour de la cabane qu'il s'est bâtie lui-même sur le bord de la route, mais disséminés çà et là au milieu des fermes environnantes, et pour arriver à son champ d'avoine il doit traverser le champ de pommes de terre de son voisin. On peut deviner qu'il y a là une source de graves disputes, et le repos du soir est souvent troublé par de terribles paroles de vengeance ou des sifflements. Pour ces dix acres, Mickey Moran payait d'abord une rente annuelle de neuf liv. cinq sh.; mais le *Land Act* de 80 a réduit cette rente à sept livres. Un acre et demi est consacré aux pommes de terre, trois acres et demi à l'avoine, et le reste est en herbage où paissent quelques moutons et un veau d'un an. Généralement, les moutons meurent, et quelquefois le veau, et si la récolte de pommes de terre réussit, elle sert à faire vivre la famille; si elle fait défaut, la famille vit de la farine jaune achetée avec l'argent que la fille envoie d'Amérique, ou le fils du cabaret de Manchester où il est garçon de comptoir.

Disons en passant un mot d'éloge de l'honneur de la conduite des enfants irlandais à l'égard de leurs parents. Ils ne les oublient jamais; j'ai connu des fils et des filles qui ont séjourné en Amérique pendant dix et quinze ans, et qui envoyaient régulièrement leurs épargnes à leurs vieux parents d'Irlande. — Mais comment Mickey Moran arrive-t-il à payer sa rente ? Une partie vient d'Amérique et de Manchester, une autre de la vente du cochon, puis Mickey Moran va tous les ans en Angleterre faire la moisson, et s'il a de la chance, il revient avec une demi-douzaine de livres. Si sa ferme n'est pas d'un rapport bien avantageux, au moins il a un lopin de terre où sa femme peut faire des enfants et son cochon se vautrer tout à son aise. A notre point de vue, la vie de Mickey Moran n'a été ni bien heureuse ni bien agréable. Il est né dans l'obscurité et l'humidité d'une hutte, et excepté les deux mois de l'année qu'il passe en Angleterre pour y ramasser sa rente, c'est là qu'il a vécu. De plus lui et son père avant lui ont vécu jour et nuit dans la terrible crainte d'être évincés de ce noir et humide séjour; car comment la famille de Moran peut-elle satisfaire à la moitié des exigences annuelles de l'agent ? C'est ce qui a toujours été et reste toujours excessivement problématique. Depuis que son nom s'est substitué à celui de son père sur les livres de l'agent, Mickey Moran a reçu d'innombrables avis d'avoir à vider les lieux, et maintes fois ses moutons, son cochon et son veau ont été saisis au bénéfice du propriétaire. Mais à force d'immenses sacrifices, il est toujours parvenu à mettre sa tête à l'abri.

78 a été toutefois pour le pauvre Moran une bien mauvaise année; cette année-là, il a eu tout contre lui : les pommes de terre ont manqué, son cochon, et ses moutons sont morts. Alors il a écrit à son fils à Manchester et à sa fille à New York; mais les enfants n'ont pu parfaire la somme, et les officiers du sherriff se sont présentés à sa misérable porte. Mickey Moran s'est jeté dans les bras de la Ligue Agraire pour y trouver son salut. En effet, Moran fut sauvé; l'agent reçut un coup de fusil, et quand les officiers du sherriff, protégés par une certaine de *police-men*, vinrent pour le mettre à la porte, ils rencontrèrent quelques milliers de paysans qui les assaillirent à coups de pierre et les forcèrent à battre en retraite. Depuis ce jour, Mickey Moran a compris sa force; en compagnie de ses camarades il est allé trouver l'agent, et lui a déclaré nettement qu'ils ne paieraient pas de rente, à moins qu'on ne leur accordât une réduction de vingt-cinq pour cent. « Nous ne demandons pas la terre pour rien, mais nous voulons payer une rente raisonnable. »

Des croyances et des coutumes héréditaires, quelque avantage qu'il y ait à s'en défaire, ne peuvent s'abandonner à volonté; et bien des années encore se passeront avant que Mickey Moran et ses pareils se disent que la terre qu'ils labourent est à eux; par la force du nombre, par cette force que donne la conviction de n'avoir rien à perdre, ils réduiront peu à peu les propriétaires

hypothéqués à mourir de faim dans la banqueroute; quand les biens seront vendus aux enchères, ils terrifieront les acquéreurs par l'assassinat ou les menaces d'assassinat; ils finiront, à force d'opiniâtreté et d'efforts, par ren verser au Ciel la terre conquise sur le Ciel. Il faudra du temps pour arriver à ce résultat, mais sans aucun doute ils y arriveront.

LE PRÊTRE

Père Tom Shannon est le fils d'un épier de village. L'intelligence plus qu'ordinaire qu'il montra à l'école fit espérer qu'il se consacrerait au patriotisme; mais comme il manifestait un caractère doux et réservé, il fut provisoirement décidé qu'il était plutôt fait pour être prêtre. La prêtre et le patriotisme sont les seules voies d'avancement ouvertes en Irlande à ceux qui ne sont pas propriétaires. Père Tom fut donc envoyé à Maynooth (Maynooth est le collège subventionné par l'Etat pour l'éducation de ceux qui se destinent à la prêtrise). Il y resta six ans à apprendre le latin et la théologie. On l'ordonna à vingt-trois ans, et aussitôt après on l'envoya dans une cure au milieu des montagnes; quand il eut servi Dieu dans cette humble position pendant dix ans environ, on lui donna une paroisse moins éloignée, et c'est là le plus haut point auquel il puisse prétendre. Une cure est une petite maison contenant un petit salon avec un tapis sur le parquet, une bibliothèque dans un coin et quelques fleurs sur la fenêtre; qui dit cure dit aussi la direction des écoles nationales; environ 120 livres par an réunies sur les hameaux d'alentour, et l'honneur de dîner ordinairement avec les propriétaires catholiques du voisinage.

Avant 80 (il ne faut pas perdre de vue que cette année a marqué une nouvelle ère dans l'histoire de l'Irlande, et changé radicalement les relations entre les classes), les devoirs du prêtre se réduisaient à marier et à enterrer ses paroissiens, à dire la messe chaque dimanche dans son église, et à faire sa collecte. Le dimanche de Pâques, au milieu de la messe, il tire une large feuille de papier où il lit les noms des membres de la paroisse, tout en jetant sur les assistants des regards d'approbation ou de blâme, et en lançant de terribles sarcasmes à ceux qui n'ont rien donné. Quelquefois il interrompt le prêtre en faveur d'un tenancier sans argent; il gagne aussi quelques *pounds* en apprenant aux fils de ses propriétaires privilégiés un peu de latin et de grec, et en les préparant aux écoles publiques d'Angleterre. C'est à remplir pacifiquement de tels devoirs qu'aspirent Père Tom, lorsqu'il fut nommé au poste de prêtre de paroisse. Les parents de Père Tom étaient épiciers, et comme les fermiers tenanciers commençaient à oublier les boutiques aussi bien que les propriétaires, Père Tom se mit à envisager la question de la terre par un autre côté; lorsque les meurtres succédèrent aux meurtres, et qu'on eut coupé la queue à maintes têtes de bétail, son sang bouillonna dans ses veines, il fut saisi d'indignation et dit : « Ma paroisse ne sera pas ainsi profanée; je lui épargnerai cette infamie. » Et, le dimanche suivant, il prêcha à son peuple que l'assassinat était un crime, que Dieu l'avait défendu; puis tirant une pièce d'argent de sa poche il dit : « Rendez à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Mais le peuple ne comprit pas, et quand pour se faire comprendre Père Tom leur dit qu'ils devaient payer leurs terres légitimes, ils se levèrent comme un seul homme et sortirent de l'église. C'était chose fort désagréable de se voir ainsi rappelé à l'ordre dans sa propre église; mais ce qui lui parut encore plus déplaisant, ce fut d'entendre dire que ses paroissiens ne se souciaient pas qu'on leur prêchât la politique à l'aul.

Quelques jours après, on pria Père Tom de désigner un *meeting* agraire, il refusa, en insistant sur ce point qu'il ne pouvait pas paraître sur une estrade avec des hommes qui avaient l'habitude de prêcher aux fermiers qu'ils devaient payer leurs propriétaires avec du plomb et non avec de l'or; à quoi on lui répondit sur-le-champ que, s'il ne voulait pas assister au *meeting*, on ne lui donnerait rien cette année. Père Tom professa que la Ligue agraire est du socialisme, que le socialisme est de l'athéisme; mais la nécessité du moment l'emporta sur tout, et il assista au *meeting*, essayant de prendre un moyen terme, et d'accorder le meurtre avec son habit. Tantôt il déclara que l'assassinat n'est pas nécessaire, qu'il est contre la loi de Dieu; puis il distingue deux sortes de meurtres : le meurtre commis par le propriétaire quand il force une famille entière à mourir dans le fossé, et le meurtre commis par le père de cette famille, quand il se cache derrière un mur et tire sur le propriétaire qui passe dans sa belle voiture. Père Tom n'aima pas les *meetings* agraires; en toute sincérité, ils révoltent son cœur et sa conscience; mais en homme sage il accepte l'inévitable.

LE PATRIOTE

M. Daly a 27 ans. Son père a été chef baillif d'un riche propriétaire; mais depuis quelques années il a été congédié pour vol, insolence et ivrognerie; sur quoi le jeune homme a attaqué le patron de son père dans le journal de la localité; et pour avoir eu le courage d'appeler son premier maître un voleur de terres, le jeune homme est devenu une célébrité locale, allant de cabaret en cabaret, vivant de flatteries, et se renorgueillissant dans une prodigieuse vanité. Il se mit à disserter sur son pays et sur les maux de son pays, et lorsque Davitt et Parnell constituèrent la Ligue agraire, il devint du premier coup président de la branche locale. Quelques mois après, il fut cité devant le haut Office à Dublin. M. Possler le mit en prison, et quand une fois un Irlandais a été en prison, il devient immortel. Aussitôt relâché, il a été élu membre du Parlement et est allé habiter Londres.

On a quelquefois demandé de quoi il vivait, et la réponse ordinaire est celle-ci : du journalisme. Tous les membres irlandais vivent du journalisme, et selon toute apparence vivent fort bien. L'atmosphère de M. Parnell est une atmosphère si littéraire que les régisseurs de café chantant ou de cabaret se transforment tout à coup en hommes de lettres, et comme le journalisme anglais et américain est anonyme, ces messieurs peuvent, sans craindre la moindre contradiction, réaliser avec les journaux de six à sept cents livres par an. Vous n'avez qu'à écouter M. Daly; il ne se lassera jamais de vous parler du beau revenu qu'il tire de sa plume; mais tout le monde sait parfaitement qu'il reçoit en dehors du traitement parlementaire

entre trois et quatre cents livres par an, — sur l'argent souscrit en Amérique pour le renversement de l'Empire anglais. Pour ces trois cents livres par an, M. Daly encombre la Chambre des Communes, appelle les propriétaires irlandais des voleurs de terres, et refuse de dénoncer les attentats. Ce n'est pas un homme de talent, mais il peut, comme tout Irlandais, dégoiser des platitudes une heure durant. Comme tout Irlandais aussi, il est prompt et facile, et avant que le parti ne soit dispersé, il épousera une fille riche, ou ira en Amérique sermonner les gars de brasserie ou les servantes sur les maux de son vieux pays. Peut-être la vie le rendra-t-elle humble, et quand il sera posé, et qu'il aura des enfants autour de lui, commencera-t-il à comprendre que les faibles doivent se soumettre aux forts. Peut-être arrivera-t-il à apprendre que, personnellement, il n'est ni grand ni noble; mais il ne parviendra jamais à comprendre que son pays n'est ni grand ni noble. En vint-il à trahir son pays, ce qui n'est pas impossible, en acceptant quelque fonction gouvernementale, il ne cessera jamais de croire en lui et de l'aimer. J'ai beau être un observateur méticuleux, exempt de préjugés autant qu'homme du monde, je me rends à l'évidence de ce fait : qu'il est impossible d'exagérer le patriotisme des Irlandais; l'amour de l'Irlande est chez eux comme un vice de constitution, que rien ne peut ni ne pourra jamais déraciner.

George Moore.

(La dernière Lettre au prochain Supplément.)

LES

Dernières Loutres de Froidval

Tante Aurèle habitait, aux portes de la ville, une vieille abbaye, ancien couvent de prémonstrés. L'habitation, telle qu'elle existait, datait de la fin du dix-septième siècle; mais on trouvait encore, dans les parties basses, de nombreux vestiges de constructions plus anciennes; et les caves voûtées, par où coulait le ruisseau de Froidval, montraient presque intacte une magnifique enfilade de vieux piliers romains.

Nous allions, avec mon cousin Michel, passer tous les jeudis dans l'abbaye de tante Aurèle. Un jour, M. Perpète, l'intendant, maigre homme mais puissant philosophe, qui depuis longtemps ne s'étonnait plus de rien sur la terre, M. Perpète nous dit, toujours de son air désabusé : « Si vous n'avez jamais vu de loutres, et que vous teniez à en voir, vers huit heures il en passe deux tous les soirs dans les « Oubliettes ». Et il s'en alla.

Des loutres ! Michel me dit : — Sais-tu bien ce que c'est que des loutres ?

— C'est des grosses bêtes.

— Oh !... bien plus grosses que ça ! fit Michel, persuadé quel'idée que je m'en faisais, quelle qu'elle fût, restait de beaucoup en dessous de la réalité.

— Sais-tu ce que nous allons faire, reprit-il après un moment de silence ?... Nous irons le soir nous mettre à l'affût et nous les tuons, les deux loutres.

— Les tuer ?... Mais avec quoi, Michel ?

— Avec un fusil, pardi ! Avec le fusil qui est dans la chambre verte... Toi, tu prendras le sabre.

A partir de ce moment, tout le jour, nous n'avions plus parlé qu'à voix basse.

Les Oubliettes étaient un des caveaux voûtés des anciens fondements, où, sur le sol taillé en plein roc, coulait le ruisseau de Froidval. C'était donc par là que, chaque soir, passaient les loutres qui s'en allaient pêcher au fleuve. Nous crûmes devoir faire la visite des lieux, et, ayant trouvé deux grands vieux tonneaux, nous décidâmes que nous en ferions nos abris; nous concertâmes à cet effet de très sages dispositions stratégiques, et, nous arrangeant pris, nous fûmes nous réfugier dans un grenier abandonné, emportant avec nous le sabre, le fusil, de la poudre et des balles, quelques volumes de Buffon, et les chasses de Bombonnel, le tueur de panthères.

Je me mis à lire presque à voix haute; mais Michel, très exalté, m'interrompait à tout instant; il arrêtait les gravures au passage, et de son doigt me montrant les bêtes à la ligne des yeux : « Voilà, tiens, disait-il, où l'on doit viser, quand on chasse les fauves. » Puis, il se dressait, se campait sur ses deux jambes ouvertes en compas, et l'œil cligné, les bras tendus, il pressait des détonations invisibles, en criant : pi ! pa !

Vers six heures du soir nous chargeâmes le fusil. Ce fut une grave affaire, car nous y étions novices. Michel, monté sur une chaise, versait dans l'arme, que je tenais, le contenu de la poire à poudre.

Je disais : — Crois-tu que ce n'est pas assez, Michel ?

— Oui, peut-être bien, mais je vais encore en mettre un peu... Il vaut mieux qu'il y en ait trop... Il faut les tuer raides... Regarde ce qui est arrivé à Bombonnel... Je suis sûr que les deux ou trois fois qu'il a manqué ses fauves, c'est qu'il n'avait pas mis assez de poudre.

Et tout en causant, Michel versait toujours. Le canon était déjà plus d'à moitié rempli; nous entassâmes des bourses de papier; puis nous fîmes choix, dans la boîte à plomb, de plombs de tous calibres. Le fusil en avait presque jusqu'à la gueule, il était d'un lourd !

Je pris le sabre. Et par de longs détours, rasant pour n'être point vu, nous allâmes mettre dans nos tonneaux nos armes respectives.

De cet instant, nous fûmes comme en délire, attendant dans des trances l'heure solennelle.

Sept heures sonnaient quand nous entrâmes dans nos tonneaux. Et nous voilà tous deux accroupis, fort émus, l'œil à la bonde, fixant l'excavation par où devaient pénétrer les bêtes.

L'attente fut longue. Aucun bruit ne compliquait la sourde chanson du ruisseau. Je rêdéchissais aux choses qui allaient se passer; je me reprochais presque d'avoir accepté de me jeter dans cette redoutable aventure. Je ne sais à quoi pensait Michel. Il avait son fusil, lui... Moi, j'avais l'arme blanche, je ne devais intervenir qu'en qualité de réserve et seulement dans le cas de combat corps à corps. A deux reprises, pour

m'en aller sans avoir à confesser un peur, je disais à Michel : « Elles ne viendront pas ! » Mais Michel avait le fusil ! Il tenait bon.

Je ne le cache point, je n'étais pas tranquille; cette obscurité profonde, ces lourds piliers saxons, l'effroi mystérieux des légendes, la lecture de Bombonnel, tout cela mettait ma tête en feu. Et pourtant j'étais brave. Bien souvent, avec Michel, nous avions traqué des chats errants et les accablant dans la grande chambre vide, qu'on nommait le « Quartier de l'abbé », casqués simplement d'un masque d'escrime, nous nous étions jetés sur eux, les cravachant à grands coups de fleurets mouchetés, pour rien, pour voir bayer de rage, bondir, rugir exaspérés et vaincus. J'avais encore parmi les corps les cicatrices de coups de griffes et de coups de dents reçus dans ces rudes assauts.

Mais un chat n'est qu'un chat ! Tandis que ce gibier, tout nouveau pour moi, rangé par Buffon au nombre des carnassiers dilagrés. Et, ignorant de l'étymologie, ce mot de « dilagré » me faisait l'impression de griffes vous entrant dans la chair.

Nous attendions depuis une grosse heure, quand nous surprîmes un léger bruit d'eau qu'on troublait.

— Les entends-tu ? souffla Michel à voix basse.

— Oui !

Le bruit, faible d'abord, éloigné, grandissait, s'approchait; mon cœur battait avec violence, et je pressais, à m'en faire mal, l'épaisse garde de mon grand sabre. Elles arrivaient, nul doute ! Bientôt, j'aperçus, descendant du trou, deux masses noires; je vis très distinctement briller les yeux dans l'ombre... Les bêtes flairaient un danger s'arrêtaient.

Le coup était superbe. « Que fait donc Michel ? pensais-je à part moi. Se serait-il endormi ?... J'allais lui crier : « Tire donc ! », quand la détonation éclata sous la voûte, comme un formidable coup de tonnerre. Ce fut terrible ! Mon tonneau chancela; je me crus assailli par les bêtes en furie; et dans un mouvement exaspéré de défense, je poussai de toutes mes forces, à travers la bonde, mon grand sabre et mon bras. Mais la lame n'avait point rencontré d'obstacle, et je restai, ainsi fendu, dans la

secrétaires, la plume et l'encrier régnent en maîtres, tandis que les tables sont tellement surchargées de bordereaux, modèles et états de toutes sortes, qu'on n'y saurait trouver la place pour poser un doigt, dans le bureau du commandant, au contraire, rien de semblable, rien qui rappelle l'ingrate besogne. — Les papiers n'y arrivent qu'à certaines heures soigneusement rangés en une liasse bien confectionnée, enfin ratissés, peignés, gratés, comme il convient quand on va à la parade, et ils disparaissent bien vite, comme honteux de séjourner en si belle place!

Sur les murs s'élevaient des cartes toutes neuves et surtout — oh! surtout! — certain tableau des « classes »

« Fort compliqué
Où l'on voit qu'un monsieur très sage
S'est appliqué! »

Chaque année y était représentée par une teinte différente, et cela produisait un assemblage de couleurs le plus joli du monde.

Bref, c'était soigné, luisant, discret, et sans quelques piles suspectes de boîtes en carton vert, sur lesquelles on pouvait lire : Circulaires 1884 — 1885 — 1886 — 1887 — 1888 — etc... et dans lesquelles, parait-il, il y avait véritablement des papiers très sérieux, rien n'eût dénoté la présence du « rond de cuir » traditionnel!

Je contempnais tout cela tandis que nous échangions les premières banalités d'usage, lorsque tout à coup, levant la tête, j'avisai sur la cheminée, entre un baromètre et un thermomètre, un objet d'art étrange qui tout de suite captiva mon attention. C'était un buste en plâtre bronzé, représentant une belle tête d'homme encadrée d'une chevelure frisée et d'une barbe à anneaux, comme on en voit aux figures égyptiennes; sur le socle s'élevaient en lettres d'or flamboyantes ces mots sonores :

Chandalas.
Chandalas? — Un héros grec sans doute? — Epaminondas, Chactas, Léonidas... Chan-dol-las? — la désinence y était! C'était un Grec assurément, et tout en continuant de causer, je fouillais dans mes souvenirs classiques.

J'allais enfin expliquer le but de ma visite lorsque, dès les premiers mots, le commandant m'interrompit d'un geste, se leva, saisit un journal déplié et en coiffa la statue de Chandalas, puis il se rassit gravement.

J'étais stupéfait! — Le commandant avait-il remarqué ma persistance à regarder cette statuette, et cette persistance lui déplaisait-elle? Quoi qu'il en soit, ce simple fait eut pour résultat d'aviver ma curiosité naissante.

J'allais même demander quel était ce mystérieux Chandalas, lorsque l'idée me vint que je ferais peut-être preuve de naïveté en confessant mon ignorance à l'endroit de ce personnage antique.

On ne s'informe pas généralement de ce qu'étaient les Platon et les Hippocrate. Chandalas devait être de ce monde-là!

Donc, en rentrant chez moi, mon premier soin, fort inutile d'ailleurs, fut de fouiller l'histoire grecque, je consultai aussi l'histoire romaine, puis l'histoire sainte... pas le moindre Chandalas.

Et cependant, me disais-je, le commandant P... est à la fois un travailleur et un homme d'esprit. S'il a installé en bonne place le buste de Chandalas, avec un mot gravé en lettres d'or, si, en un mot, Chandalas est son grand homme préféré, c'est que Chandalas n'est pas le premier venu.

Quel était donc ce héros qu'une instruction incomplète m'avait laissé ignorer? Je consultai plusieurs de mes camarades, j'écrivis même à un de mes amis, un ancien « fort en thème », tout

récentement issu de l'Ecole supérieure de guerre! Personne ne connaissait Chandalas!

A quelque temps de là, au café de la Paix, j'apparais le commandant P..., je cours à lui :

— Ah! mon commandant, lui dis-je, vous allez m'apprendre enfin quel est ce Chandalas dont vous...

— Chandalas, me dit-il avec le plus grand sérieux, c'est un coiffeur.

Evidemment, le commandant se moquait de moi.

— Comment, un coiffeur, fis-je avec un sourire qui voulait paraître spirituel, le coiffeur d'Aspasie sans doute?

— Pas du tout! un vulgaire coiffeur, un perruquier, à Belleville.

Je restai saisi :

— Vous me permettez de vous dire, fis-je très vexé, que vous êtes sans pitié pour mon ignorance. Depuis quinze ans que j'ai quitté le collège, je puis bien avoir oublié mes auteurs.

— Mais, mon cher camarade, interrompit le commandant, je vous assure que Chandalas est bel et bien un modeste perruquier. Du reste, essayez-vous là, je vais vous conter son histoire :

« Vous savez comme moi qu'en France nous sommes un peu fanfarons — notre patriotisme est bruyant et aime qu'on le contemple. — Ainsi, quand les conscrits ont tiré au sort, ils accrochent leur numéro à leur chapeau, et le drapeau déployé, tambour en tête, ils parcourent les rues bras dessus bras dessous, en chantant!

« Voilà ce que vous voyez, vous! — et cela vous réchauffe le cœur, car vous vous dites : « Avec ces gaisillons-là nous ferons de bons soldats. » Et vous avez raison!

« Mais moi, malheureux! je suis condamné à contempler l'envers de ce bel enthousiasme. C'est à mon bureau qu'ils viennent tous, les timides, les poltrons, les pleutres! tous ceux enfin qui fuient la caserne et se sentent des aptitudes toutes spéciales pour les « sections ».

« Celui-ci, étudiant en médecine, ferait un infirmier modèle, celui-là, étudiant en droit, serait un parfait secrétaire, — l'un a une belle main et l'autre un mauvais pied. — Eh bien! je vous l'assure, ce n'est pas gai de ne voir jamais que ces visages-là!

« Un jour, un beau matin, se présenta un petit bonhomme à l'air embarrassé, mais les yeux clairs et francs. — Allons, pensai-je, en voilà encore un qui préfère le maniement de la plume à celui du fusil et un peu brutalement, je l'apostrophai :

« Comment vous appelez-vous? — Je m'appelle Chandalas. — Que voulez-vous? — Voilà mon commandant, on m'a joué un vilain tour, on m'a placé dans les infirmiers. Ce n'est pas parce que je suis coiffeur que je me tiendrais pas un fusil comme tout le monde, j'ai eu un prix au concours de tir, moi! et s'il y avait la guerre...

« — S'il y avait la guerre! repris-je en croyant à peine mes oreilles! — Je voudrais aller avec les camarades, et je demande à être versé dans un régiment. — Mon ami, lui répondis-je, vous pouvez compter sur moi!

« A peine fut-il sorti : « O Chandalas, m'écriai-je, je veux que ton nom passe à l'apostrophe! — Et voilà pourquoi j'ai retiré de mon grenier cette vieille statuette que j'ai fait bronzer, et sur laquelle j'ai inscrit le nom du petit perruquier de Belleville.

« Voilà pourquoi, toutes les fois qu'on vient m'adresser des demandes semblables à celle de votre instituteur... je prends mon journal et je voile la face de Chandalas!

Ma curiosité étant satisfaite, et au delà, un peu embarrassé de mon rôle, je ne pus que répondre :

« — Mon commandant, soyez persuadé

qu'en France les Chandalas s'appellent légion. »

Je le pensais d'ailleurs... et depuis je n'ai plus jamais obligé le commandant P... à voiler la face de son ami!

Obéiss.

A TRAVERS LES REVUES

Bath au temps jadis

« Le temps jadis », c'était tout simplement le siècle dernier, et un écrivain de Temple-Bar a conté sur la ville d'eaux toujours brillante de Bath quelques jolies anecdotes. La *Revue Britannique* a traduit l'article pour ses lecteurs.

En 1702, la reine Anne y fit une excursion, et tout un escadron d'amazones alla l'attendre à quelques distances, pour l'accompagner jusqu'à la ville.

L'organisateur des amusements de Bath à cette époque a laissé un nom célèbre. C'était un original nommé Nash. Il se tailla un petit royaume dans ce monde enchanté des baigneurs et inaugura son règne par l'interdiction de porter des tabliers blancs dans la salle de bal.

C'était, à ce qu'il paraît, un caprice des élégantes. Un soir, la duchesse de Queensbury entra dans le bal, parée d'un tablier qu'entourait une magnifique dentelle. Nash saisit sans façon l'ornement prohibé et le jeta aux femmes de chambre qui se tenaient sur les derniers bancs, en disant qu'il n'y avait que les femmes de service qui portaient des tabliers blancs. L'héroïne de l'histoire était la fameuse beauté Catherine Hyde, fille du comte de Clarendon, célébrée par le poète Prior.

Toutefois, il fut difficile de contraindre la « gentry » campagnarde à renoncer aux bottes, pour adopter les souliers et les bas de soie.

Nash réussit finalement si bien dans sa croisade que, lorsqu'un gentleman se présentait en bottes dans la salle de bal, il allait au-devant de lui et lui exprimait gravement ses regrets de ce qu'il avait oublié son cheval.

Un trait d'originalité bien anglaise : La princesse Amélie, fille du roi George II fit le voyage de Londres à Bath en chaise à porteur. Cette fantaisie paraît énorme si on pense à la distance de quarante lieues qu'elle eut à parcourir.

Et elle s'y amusa tellement qu'elle voulut y retourner en 1752, pour boire les eaux et pêcher à la ligne, ce qui était sa distraction favorite. Elle se levait tôt et se couchait tard, jouait aux cartes avec Beau Nash et se distinguait par un langage singulièrement emphatique. Sa sœur aînée, Anne, y était venue, peu d'années auparavant, avec son mari, le prince d'Orange, celui dont lord Harvey parlait ainsi dans ses *Mémoires* : « Son corps était si déformé que, si on le regardait par derrière, on eût dit qu'il n'avait pas de tête; et si on le regardait par devant, il semblait n'avoir pas de jambes. » Nash signala cet événement par l'érection d'un obélisque de trente pieds de haut.

Une dernière anecdote !

Ce fut de Bath que parti, en 1784, pour faire le service entre Bath et Londres, le premier de ces *mail-coaches* qui ont transporté les dépêches de toute l'Angleterre jusqu'à l'invasion des chemins

de fer, et qui aujourd'hui jouent un si grand rôle dans la vie sportive.

Rappelons en passant que le docteur Johnson ne connaissait pas, s'il fallait l'en croire, de plus grand plaisir dans la vie que de voyager avec une jolie femme en mail-coach.

Palmer, l'inventeur du mail-coach, ce qui ne l'empêchait pas d'être membre du parlement, reçut du gouvernement la somme de 50 000 livres sterling en récompense de ce service.

17 Milliards et demi

Les chiffres ont aussi leur poésie. Savez-vous ce que représentent ces dix-sept milliards? — Les valeurs qui entrent, chaque année, dans les caisses des quatre-vingt-trois trésoriers généraux de la République, et en sortent. C'est dans un article de M. René Stourm, paru dans le *Journal des Economistes* du mois d'août, qu'on peut faire connaissance avec l'organisation des agents supérieurs du Trésor. Telle quelle est aujourd'hui, elle dure depuis 1836. Le comte Mollien en fut l'auteur. Voici, d'après M. Stourm, son mécanisme et son objet :

Tous les dix jours, les trésoriers généraux sont débités des recettes et crédits des dépenses qu'ils effectuent pour le compte du Trésor. Ce qui veut dire que, à chaque dizaine, un intérêt de retard frappe leurs encaissements, tandis qu'un intérêt de faveur rémunère leurs versements et leurs paiements. Par conséquent, à l'expiration du terme de dix jours, une pénalité, sous forme de paiement d'intérêts en compte-courant, atteint les fonds demeurés sans emploi, et une prime, sous la même forme d'allocation d'intérêts en compte-courant, récompense l'emploi donné à ces fonds. Cette prime et cette pénalité, agissant simultanément, incitent, d'une manière incessante, les trésoriers généraux à éviter toute stagnation de fonds et à trouver la plus prompte destination possible aux recettes qui affluent dans leurs caisses. Grâce à leur action combinée, les mouvements de fonds s'effectuent presque automatiquement au centre de chaque département, et le produit des impôts vient s'appliquer au paiement des dépenses dans les conditions les plus satisfaisantes.

Mais on est allé plus loin encore dans cette voie. L'Etat, continuant à considérer les receveurs généraux comme des banquiers, pensa que ces fonctionnaires pourraient lui fournir des fonds, soit pour combler le déficit de ses budgets, soit pour parer à l'anticipation normale des dépenses sur les recettes. Dans ce but, il leur demanda, non seulement des cautionnements, mais une somme au moins égale à titre d'avance permanente. Et comme les receveurs généraux ne possèdent pas toujours personnellement les capitaux suffisants pour ce rôle obligatoire, ils furent autorisés à se les procurer en recueillant les épargnes des particuliers de leur circonscription. Les règlements actuels leur permettent, en conséquence, d'ouvrir des comptes courants, d'acheter ou de vendre des valeurs de Bourse, d'avoir, en un mot, dans le département, une clientèle de public avec laquelle ils entretiennent personnellement des relations de banque.

Voilà dûment expliqué ce mouvement énorme de fonds de dix-sept milliards et demi dans les caisses de nos quatre-vingt-trois trésoriers généraux. Qu'ils aient des bénéfices, on pressent ce qu'ils doivent être dans les années d'emprunts, avec les commissions du Crédit Foncier et de la Ville de Paris. Les remises que l'Etat lui-même leur alloue ne sont pas à dédaigner, et dans l'exposé des motifs du budget de 1887, le ministre a écrit :

« Les conditions onéreuses du compte-courant arrivent à constituer à certains trésoriers généraux des rémunérations dépassant cent, deux cents et même trois cent mille francs. »

M. Sadi Carnot et un certain nombre de députés ont projeté la réforme des recettes générales. Les titulaires ne seraient plus que de purs comptables, et cesseraient d'être banquiers. Le Trésor ferait de ce chef de très grosses économies. Mais, à moins que l'Etat maille, M. Stourm n'indique pas à quelle somme elles pourraient s'élever.

L'imprimerie d'une Duchesse

Quelles étaient les industries et les branches de commerce auxquelles la noblesse d'autrefois pouvait s'adonner, sans déroger? M. Ph. Van der Haeghen a écrit dans la livraison du *Livre* du 10 août, un article bourré de piquantes anecdotes sur ce sujet.

En Italie, il n'y eut jamais aucune idée de déroger pour la noblesse qui exerçait un commerce ou une industrie.

Les Ginori, les Capponi, les Médici eux-mêmes; oui, les Médici eux-mêmes, qui donnèrent deux reines à la France, ces orgueilleux Médici qui refusaient le titre de baron parce que, comme fondateurs, ils auraient dû rendre hommage à leur suzerain; ces Médici finiraient un modeste comptoir d'épicerie; c'était la plus ancienne *bottega* de l'épicerie, à Florence. A côté de l'épicerie, ils avaient une pharmacie avec un laboratoire; ils y fabriquaient une huile antitoxique, connue dans l'Europe entière, mais dont la célébrité disparut, quand Côme III, de Médici, transféra cette fabrication au palais Pitti. Mais les Médici furent surtout connus comme banquiers et, dans cette partie, Laurent le Magnifique éleva sa maison au premier rang; la succursale qu'il avait à Lyon faisait des transactions énormes, aussi, lorsque sous son fils, Pierre de Médici, Charles VIII expulsa les Florentins de France, Pierre éprouva-t-il une secousse formidable, qui fut une des causes de sa perte.

Les rois eux-mêmes s'occupaient de transactions commerciales : Ferdinand, roi de Naples, et son fils Alphonse, duc de Calabre, trafiquaient dans les huiles et les safrans, comme nous l'apprend Trinchera, dans son *Codice Aragonese*; ils ne dédaignaient même pas de se servir de la voie diplomatique pour connaître plus promptement les cours et faire de meilleures affaires.

Mais l'anecdote la plus amusante de l'article est celle qui se rapporte à Guyenne de Montmorency-Laval, femme de Louis, duc de Luynes, que l'auteur a empruntée aux *Souvenirs* de Mme Récamier.

Le duc de Luynes, bien que fort riche et d'une naissance illustre, n'émigra point pendant les événements de 1792, et il se retira au château de Dampierre avec la duchesse sa femme et la vicomtesse de Montmorency, sa fille.

La duchesse de Luynes, qui avait été dame du palais de la reine Marie-Antoinette, dut trouver cet isolement assez étrange et, sans son caractère viril et original, peut-être aurait-elle regretté de ne pouvoir plus prendre part, avec une brouette d'acajou, aux travaux de terrassements du Champ de Mars, pour quelque grande fête de Fédération. C'était du reste une femme supérieure, d'une grande intelligence, de beaucoup de cœur, d'un esprit parfaitement juste et droit... Elle était très instruite, savait bien

l'anglais et lisait énormément. Que dis-je? Elle imprimait; elle avait fait établir une presse au château de Dampierre, et non seulement elle était, mais elle avait la prétention d'être un bon ouvrier typographe.

Un jour, elle se rendit, avec Mme Récamier, aux Halles de la Grenette, à l'imprimerie de MM. Ballanche père et fils. Après avoir attentivement et très judicieusement examiné les caractères, les presses, les machines, après avoir apprécié en personne du métier les perfectionnements que MM. Ballanche avaient introduits dans leur établissement, elle relève tout à coup sa robe dans ses poches, se place devant un cassetin, et, à l'admiration de tous les ouvriers, la duchesse compose une planche fort correctement, fort lestement, sans omettre même, en composant, un certain balancement du corps en usage parmi les imprimeurs de son temps.

La presse de Dampierre fut inaugurée en 1797. M. Van der Haeghen donne la liste des nombreux ouvrages qui en sortirent. En 1810, l'ordonnance impériale qui supprimait d'un seul coup toutes les imprimeries particulières, força la duchesse de Luynes à se défaire de la sienne.

Les dix logis de Napoléon I^{er}

La *Revue de la Révolution* — n° du 5 août — publie à ce sujet une courte nomenclature qu'on ne parcourra pas sans intérêt. Depuis son arrivée à Paris en 1784 jusqu'en 1815, Napoléon occupa :

- 1° Une place dans un galetas à l'Ecole militaire;
- 2° Une chambrette sous le toit, quai Conti;
- 3° Une mansarde, hôtel de Metz, rue du Mail;
- 4° Une chambre, hôtel des Droits de l'homme, rue des Fossés-Montmartre;
- 5° Un petit appartement, rue de la Michodière, n° 49;
- 6° Une chambre, hôtel Mirabeau, impasse du Dauphin, aujourd'hui rue du Dauphin, devant Saint-Roch;
- 7° L'hôtel à la Colonnade, rue Neuve-des-Capucines;
- 8° L'hôtel rue Chantereine, aujourd'hui rue de la Victoire;
- 9° Le palais du Luxembourg;
- 10° Le palais des Tuileries.

Notre savant collaborateur Auguste Vitu a établi, contrairement à l'opinion accréditée, que la chambrette du quai Conti n'était pas située au n° 5 actuel, à l'angle de la rue Guénégaud, mais bien au n° 5 ancien, à l'angle de l'impasse Guénégaud.

J'ai toujours pensé que le court passage de Napoléon au Luxembourg pourrait être le sujet d'une étude historique fort curieuse, car c'est là qu'il fit son apprentissage politique.

Il s'y installa en toute hâte le surlendemain du coup d'Etat, le soir du 20 brumaire — 11 novembre 1799, et le quitta le 30 pluviose — 11 mars 1800 — quatre mois après, pour les Tuileries. « Les actes les plus importants du Consulat ne sortirent pas du cabinet du Luxembourg », dit Bourrienne. Les grandes inspirations lui vinrent aux Tuileries.

Auguste Maréchal.

Le Gérant : ANDRÉ PIGEONNAT
Paris — D. CASSEVILLE, imprimeur, 95, rue Drouot
(Imprimerie du *Figaro*) — ENCRE LORILLON
Imprimeurs des Machines à Révoluer MARINONI

FEUILLETON DU SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE DU FIGARO

AUTOUR DU MONDE

DE PARIS A LA MER

L'époque des vacances est en même temps l'époque des excursions. La vie sur l'eau, qui a pris en ces dernières années une grande extension, offre matière à joyeux récits et à charmantes descriptions. Les bords de la Seine, que la plupart des Parisiens ne connaissent guère encore, il y a quelque temps, qu'entre Asnières et Saint-Germain, ont été depuis découverts par maint explorateur. La descente à la mer est chose aujourd'hui commune, et les voiliers d'Argenteuil s'en vont prendre au Havre leurs quartiers d'hiver. Nous détachons du livre de bord du *Scapin* un chapitre intéressant de cette vie en plein air, si à la mode à présent. Aux attrait du *Yachting* vient s'ajouter le plaisir des yeux, et quel plus joli spectacle, en effet, que ces rives de la Seine — entre Rouen et le Havre.

A bord du SCAPIN

Mardi 8 juillet. Rouen. — A cinq heures, nous sommes réveillés par le mouvement matinal du port, — la cloche d'appel aux chantiers — les marteaux des ouvriers occupés au radoub, le sifflet des grues à vapeur chargeant quelque navire en partance...

Le fleuve est encore couvert d'un léger brouillard que viennent dissiper les premiers rayons d'un soleil levant; cependant l'animation est déjà grande. Le paquebot qui fait le service de Rouen au Havre vient à passer au même instant.

Nous sommes en retard, murmure Raimond, il faut profiter du jûsant — allons, hâ! Sur ce, nous appareillons aussitôt, mais le vent est nul; un remous d'une violence extrême jette le *Scapin* par les travers contre un brick de forte taille.

Il y a là un moment d'émotion, mais nous nous tirons de ce mauvais pas sans aucune avarie.

Pas de vent! C'est véritablement navrant. Le *Scapin* s'en va à la dérive, aidé fort heureusement par un courant assez rapide, tandis que nous étudions avec attention la carte, pointant les fanaux le long de la rive.

En revanche, le paysage est admirable : La Seine, large, avec quelques

îlots de loin en loin, coule entre deux hautes rangées de collines qui surmontent à droite la forêt du Roumare, à gauche celle du Rouvray, au sommet desquelles apparaît de distance en distance quelque propriété seigneuriale.

Sept heures et quart. — Dieppedale. Nous abordons pour aller aux provisions, bien que nous ayons l'intention de déjeuner à terre, la chaleur ne nous permettant pas de conserver des vivres à bord dans de bonnes conditions; d'ailleurs, c'est à peine si nous trouvons à Dieppedale de quoi procéder à un premier repas.

Ce trajet de Rouen à La Bouille est une des promenades favorites des Rouennais : — un service de bateaux à vapeur relie ces deux stations. C'est là un voyage de deux heures environ : une descente du Rhin en miniature. Voici au fond d'une baie ensablée Grand-Couronne, qu'habitait l'auteur de *Madame Bovary* — Gustave Flaubert; — voilà la Colonne Impériale surmontée d'un aigle de bronze et qui reste debout, au milieu de la Seine, tenant tête à l'orage et aux révolutions.

Les deux rives du fleuve sont bordées de ravissantes villas, maisons des champs, *country-house* : sur la gauche, à mi-côte, le chemin de fer de Rouen à Elbeuf serpente le long de la colline, piquant sous maints tunnels comme un nageur émêtré traverse une forte lame. Nos regards vont partout à la fois, surpris, émerveillés.

Le *Scapin* semble un radeau flottant au gré des eaux : — tout à coup il s'arrête, et enfin il recule. La mer repousse le fleuve. Mais le flot se fait sentir faiblement; à l'aide de la godille nous atteignons le bord, je saute à terre, Raimond me jette un cordeau et je hâte le long du quai le *Scapin* et sa fortune : — nous sommes à un kilomètre de La Bouille.

La Bouille est à Rouen ce qu'Argenteuil est à Paris : — l'hôtel Saint-Pierre est le Fournival de l'endroit.

Avant le déjeuner, nous montons au monument des Morts élevé à la glorification des Combattants de 1870-1871. — Sur le ciel gris — fière silhouette — se détache un bronze noir hardiment campé; c'est un soldat. Le ciseau du sculpteur (Aimé Millet *fecit*) a su donner au héros la grandeur d'allures qui lui convient, la sombre énergie et la mâle fierté. Debout, accoudé sur son fusil, dominant la plaine et le fleuve, on dirait une sentinelle en éveil, attendant l'heure... de la revanche.

Ces idées patriotiques ont développé en nous un féroce appétit : — à peine accordons-nous un coup d'œil distrait au panorama qui se déroule à nos yeux — un des plus jolis dont je me souviens — et nous voilà dégringolant, comme pierre qui roule, jusqu'à l'hôtel Saint-Pierre.

Au premier étage, une élégante terrasse est disposée en balcon; la vue

s'étend sur le fleuve et la forêt du Roumare — que les habitants appellent la forêt du Gouvernement.

Oh! la succulente cuisine : — enfoncé, le maître-coq du *Scapin*! Sapiesti, on ne nous avait pas trompés en nous vantant la matelote et le cidre de La Bouille.

De temps à autre, un brick, un sloop ou une goélette, aidés d'un remorqueur, remontent à Rouen et forcent ainsi nos regards.

Après le déjeuner, le café; après le café, la RINGETTE normande, puis Raimond devient rêveur, tandis que je me laisse aller sur ma chaise, me retenant en arrière, trop même!... une légère chute me rappelle en effet à la réalité.

— Ah ça! allons-nous coucher ici? — Pourquoi pas?

— Et le Havre?

— Ah! oui, c'est vrai!

Puis après un moment.

— Tu y tiens bien à aller au Havre? — repart Raimond.

— Si j'y tiens, mais je ne suis venu que pour cela!

Alors, en route!

En route pour Duclair! — Le soleil s'éclipse, des nuages aux rondes bosses se groupent et s'enlacent, semblant s'accrocher pour résister à quelque chose; lutte de géants — et, sous cette lutte de l'astre doré, la nature prend une teinte grise uniforme, le vent s'élève, remuant les cimes des aulnes et des peupliers, la foudre gronde au lointain, le fleuve s'agite — l'ombre grandit — gare l'orage!

Nous étions encore assoupis sur l'herbe, au bord du fleuve, quand un agréable zéphyr a rafraîchi nos tempes et réveillé nos souvenirs.

Hola, vite à bord!

Nous appareillons : le *Scapin* penché coquettement sous la brise, comme s'il tendait l'oreille au vent, et nous voilà fendait l'écume, sautant les lames, filant vent large en droite route. La brise fraîchit de plus en plus; par malheur, le vent tourne bientôt et nous sommes encore une fois obligés de luvoyer.

Nous dépassons l'île Saint-Georges, vis-à-vis l'abbaye du même nom — la dernière île que forme la Seine avant son embouchure; le fleuve apparaît alors dans toute sa grandeur.

Cinq heures. — Duclair. L'orage s'est déchaîné au loin; au grondement de la foudre succède une pluie légère et la brise mollit.

Les petites maisons de Duclair, alignées au bord du fleuve comme pour une revue, plus blanches encore sous le ciel gris, ont un air bien tentant : — il y a surtout un *Hôtel de France* dont l'enseigne tire l'œil, mais il est dit que le *Scapin* ne voudra jamais s'arrêter.

— En avant, tant qu'il y a du vent, crie Raimond qui tient la barre, tandis que je jette un dernier coup d'œil furieux aux petites maisons si coquettes de Duclair qui disparaissent bientôt dans un coude de la Seine.

La pluie a cessé à son tour et, sous un

ciel serein, le *Scapin* glisse à peine au fil de l'eau, mais qu'importe, le tableau est de toute beauté!

Après avoir doublé la petite rivière de Sainte-Austreberte, dont la vallée est justement célèbre, la Seine coule droit au sud, contrainte encore dans son cours par la forêt du Trait et la forêt de Jumèges, perchées à deux cents mètres d'altitude, tandis que la rive gauche, triste et désolée, m'offre à nos yeux qu'une vaste solitude qu'on nomme la Grève ou le Marais, — chaumières à demi-détruites, arbres rabougrés, sol défoncé, antithèse effrayante. Cette contrée désertifiée suscite l'image de génies malfaisants que j'en veux pour preuve que ce *Château de la Cheminée tourmente* qu'indique la carte et que nous cache un épais feuillage.

Bientôt la forêt de Jumèges va en s'abaissant et livre passage au fleuve qui dirige de nouveau sa course vers le nord, décrivant ces arcs de cercle gigantesques que l'on sait, mais auparavant la rive gauche se relève avec la forêt de Mauny, barrant la route, se dressant comme un mur infranchissable : — c'est ce que dans le pays on appelle le *Gouffre*.

Aucun village à présent sur les deux rives; la solitude morne à laquelle s'ajoute le silence de la nuit... et là dans ce désert, au milieu de cette pauvreté, une propriété immense — folie de grand seigneur — assise triomphalement au bord du fleuve, adossée superbement à la colline : ce château est situé entre la Roche et Yville-sur-Seine; ses dépendances, prairies, parc et forêt, embrassent plusieurs lieues de tour, mais ce qui frappe le plus est un pavillon, rendez-vous de chasse ou belvédère, juché au faite de la colline d'où le regard, s'étendant à la ronde, doit percevoir, par les temps clairs, jusqu'au golfe de Seine.

Mais la nuit est venue; un air, sur la rive, les fanaux s'allument; on entend leur chaîne grincer sous la poulie à mesure que les douaniers les hissent en place. Ce sont autant de points lumineux dans la nuit, mais leur pâle clarté, ce soir-là, a peine à percer les ténèbres. Qui, c'est bien la nuit noire et son silence qu'interrupt encore de temps à autre le cri rauque des bœufs qu'on rentre à l'étable.

Pas un village, pas le moindre hameau, et c'est là que nous sommes, venus échouer, sans provisions, sans rien. La plage de Duclair passe alors devant nos yeux dans

LA FINANCIÈRE

SOCIÉTÉ DES CHARGES FINANCIÈRES

FINANCES

ADMINISTRATION & RÉDACTION

8, RUE CHAUCHAT

RENTES FRANÇAISES

Le marché de nos fonds publics a fait de nombreux soubresauts pendant la dernière semaine. Samedi on était tout à la hausse. Le 3 0/0 ancien finissait à 83 20, le 3 0/0 nouveau à 82 57 1/2, le 3 0/0 amortissable à 85 15, le 4 1/2 0/0 nouveau à 109 62 1/2.

Lundi, on arrivait en Bourse sous le coup des nouvelles de Bulgarie. Le prince Alexandre avait été renversé. Un gouvernement provisoire était installé à Sofia. La politique venait encore une fois, comme toujours, troubler la quiétude de la spéculation. Nos Rentes baissèrent de 15 à 37 centimes.

Il fallait liquider les positions prises à la hausse et, comme la contre-partie faisait défaut, les cours tombèrent un instant, mercredi, à 82 37 1/2 pour le 3 0/0 ancien, à 81 85 pour le 3 0/0 nouveau, à 84 65 pour le 3 0/0 amortissable et à 109 45 pour le 4 1/2 0/0 nouveau.

Le lendemain on apprenait que le parti vainqueur était vaincu à son tour, qu'un nouveau gouvernement provisoire s'installait, celui-ci soutenu par le peuple et par l'armée. Et d'ailleurs les nouvelles des chancelleries étrangères ne permettaient pas de douter que ces incidents ne dusse être étroitement diplomatiquement. C'était donc la paix à peu près assurée.

Le calme est donc revenu à la Bourse. On finit aujourd'hui en reprise sensible sur les bas cours de mercredi. Le 3 0/0 ancien à 83 75, le 3 0/0 nouveau à 82 17 1/2, le 3 0/0 amortissable à 84 95 et le 4 1/2 0/0 nouveau à 109 45.

La hausse était logique. Elle doit revenir.

PANAMA

Demandez aux détracteurs passionnés de l'entreprise gigantesque, les motifs de leur opposition violente. Sous de vagues clameurs, vous ne découvrirez aucun argument sérieux.

Les plus éminents parmi les ingénieurs de l'univers se sont souverainement prononcés. L'étude commerciale a été faite par les délégués des Chambres de commerce, avec une autorité contre laquelle aussi les prophètes de malheur exerceraient bien en vain leurs audacieuses critiques. L'œuvre est donc réalisable en un court délai, et son prix maximum, mis en regard du trafic certain, assigne aux actions de Panama, dès la deuxième année d'exploitation, des cours égaux à ceux des actions Suez.

Ce sont là des vérités qui ne souffrent plus de discussion.

Les adversaires ne l'ignorent pas. Trop malicieuse, sont-ils pour porter sur ces points incontestés et incontestables leur argumentation intéressée.

Ils se bornent à semer le doute dans les esprits, ou plutôt à tenter dans ce sens une irréalisable campagne. A les entendre, on ne trouvera pas facilement les 400 millions, au minimum, que le percement du canal nécessite encore. Ce capital de 400 millions sera d'ailleurs insuffisant. Les travaux dureront plus longtemps qu'on ne pense. Les intérêts à payer pendant la période de construction alourdiront les charges, au point de les rendre accablantes, etc., etc.

Vous voyez d'ici la ritaouelle, les variantes et la conclusion finale. Par z plus b on prétend justifier cette prédiction que les actions baisseront infailliblement, que les trois cents millions souscrits au début avec enthousiasme sont compromis, sinon perdus, que le détenteur doit jeter ses titres sur le marché, que le spéculateur doit vendre à découvert.

Est-ce par dévouement que ces énonciations sinistres sont colportées? Dévouement à qui; dévouement à quoi? Non, on est vendeur sans titres et on recrute des adeptes dans le seul but de

réaliser de plantureux bénéfices prélevés sur la dépression générale.

Mais, le jeu est usé; ce qui s'est produit pendant la période de premier effacement du canal de Suez n'est pas effacé des mémoires; on ne trouvera pas une seconde fois de détenteurs bénévoles disposés à perdre là où il y a, dans un avenir prochain, honneur et profits à obtenir indubitablement.

**

Les actionnaires du Canal interocéanique, s'inspirant de la profonde formule du bon La Fontaine.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

pourraient attendre en paix et opposer le dédain à des attaques folles.

Mais, puisque le vendeur à découvert affirme l'infaillibilité du succès de sa guerre acharnée, les actionnaires ne seront-ils pas enclins à relever le gant? Indiquons-leur, suivant notre promesse de la semaine dernière, un des procédés infaillibles — mathématiques — infaillibles ceux-là — par lesquels la victoire se rangerait tout à coup éclatante du côté du bon sens, du côté des hommes de foi et d'initiative.

Du 20 au 25 septembre prochain, les actionnaires ont à effectuer le versement du dernier quart, soit 125 francs par action.

C'est là chose primordialement prévue. Ce n'est pas un capital de garantie qu'il s'agit de constituer, mais bien un capital à employer en travaux.

En cotérait-il beaucoup aux actionnaires de verser 140 francs par titre au lieu de 125 francs?

Quinze francs donnés en plus du versement exigible iraient à une destination spéciale; cela formerait pour 600,000 actions une ressource de 9 millions.

Si le cours des actions, à la faveur de ce sacrifice de 15 francs par titre, devait s'améliorer de 100 francs au moins, les actionnaires n'auraient-ils pas lieu de se féliciter?

Les intéressés au percement du Canal interocéanique devraient saluer cette hausse avec autant plus de satisfaction que non seulement la plus-value sur l'ensemble des titres s'élèverait à 60 millions contre 9 millions, versés en plus, et non perdus, comme on le verra plus loin, mais qu'en outre la reprise des actions à la Bourse serait la marque d'un crédit suffisant pour la réalisation du solde des capitaux nécessaires à l'achèvement de l'entreprise.

Que ferait-on des 9 millions?

Voici.
Ces 9 millions seraient déposés, non point entre les mains de la Compagnie, qui n'a rien à voir à cette combinaison — qui ne doit ni l'encourager ni la combattre — mais entre les mains d'une banque ou d'un comité. Le ou les délégués auraient la faculté d'employer des sommes ainsi déposées en opérations de bourse sur les actions Panama, seulement jusqu'à concurrence de 6 millions.

A peine le comité serait-il en fonctions, que le vendeur à découvert, prenant peur, contribuerait lui-même, par ses rachats forcés, à imprimer aux cours une allure assez vive. Avec la ressource de 9 millions, mise aux mains de gens de bourse expérimentés, avec le dépôt qui atteste déjà le merveilleux classement des actions, le cours de 500 pourrait rapidement à la cote. Puis, s'élançant au-dessus du pair, les actions Panama brilleraient vite à la cote officielle d'un éclat mérité. Notre prévision de 600 se réaliserait.

Des esprits chagrins, des hommes négatifs, des adversaires, il n'y en aurait plus. Ce ne seraient que louanges et affirmations de confiance. On chanterait par avance l'hymne de l'inauguration. On aurait bien raison, car le solde des capitaux nécessaires serait alors réalisable à tout instant; le crédit serait consolidé et consacré; on emprunterait à bon marché.

Ce résultat, Messieurs les actionnaires, il est à votre portée. Vous êtes le nombre; soyez la force. Les 15 francs

que nous vous engageons à verser, non point en nos mains, donneront à vos délégués une force plus que suffisante.

Les 6 millions utilisés en opérations de bourse sur actions Panama, au comptant et à terme, ne seront pas perdus; tout au contraire, ils fructifieront au profit de tous les actionnaires et seront finalement, ou bien disponibles et répartissables en espèces, ou bien représentés par des actions Panama achetées à des prix bas.

Quant aux 3 millions qui forment le complément des 15 francs que nous supposons versés sur les 600,000 actions de la Compagnie du Canal interocéanique, ils auraient la destination suivante: le Comité, soucieux d'effacer les dernières traces du fâcheux effet produit par l'attitude de quelques membres de la commission parlementaire chargée d'examiner le projet de loi du gouvernement, autoriserait la Compagnie à émettre des valeurs à lots pour 600 millions, s'adressant au ministère, qui ne saurait se déjuger, et lui demanderait d'employer ce reliquat en lots tirés au sort entre toutes les actions adhérentes.

Il y aurait un lot de 1 million de francs et beaucoup d'autres pour les deux millions formant le solde.

Point de billets à placer; loterie à laquelle participeraient que les détenteurs d'actions Panama; manifestation de cette vérité absolue, reconnue par le gouvernement, qu'il est d'intérêt national de favoriser l'œuvre magnifique, le percement de l'Amérique, la réunion de l'Atlantique et du Pacifique, par la France, par les capitalistes français, par les ingénieurs de France.

Grâce à ce moyen, plus d'équivoque, plus de fâcheux souvenirs. L'appui moral du gouvernement serait attesté par une autorisation, sans inconvénient d'aucune sorte. Le tirage des lots suivrait de peu de jours la décision ministérielle autorisant cette loterie, plus ample, plus prompte et plus patriotique que tant d'autres, inspirées par la charité.

Inutile d'établir que pas une action, dans ces conditions, ne manquerait à l'appel des 15 francs, bien que le versement ne soit et ne puisse devenir obligatoire.

La Bourse, par l'établissement de cours spéciaux, se chargerait, tout naturellement, de faire aux moins pressés et zélés des actionnaires des offres irrésistibles.

Nous reviendrons sur ce sujet. Le procédé, nous le pensons, sera reconnu efficace.

Il est encore d'autres moyens pour réduire à merci les opposants. Nous les indiquerons par la suite.

Rien ne nous plaît davantage que de voter à l'entreprise, la plus grandiose dont il y ait trace dans l'humanité, le concours de nos idées et de notre plume.

Et puis, il y a 800 millions d'argent français engagé dans cette affaire. Que les porteurs de titres comptent sur nous. Leur cause triomphera par elle-même et par le génie de Ferdinand de Lesseps. Nous aurons été seulement, pendant une période, un bataillon utile, aussi dévoué aux actionnaires que méchant à l'égard des vendeurs à découvert.

UN PARALLELE

L'obligation 3 0/0 1869 de la Ville de Paris, émise à 345 fr., rapportant 12 fr. et remboursable à 400 fr., est à 408 fr.

L'obligation communale 3 0/0 1870 du Crédit Foncier, émise à 485 fr., rapportant 15 fr. et remboursable à 500 fr., n'est qu'à 481 fr.

Existe-t-il un motif quelconque pour que l'obligation 3 0/0 de la Ville de Paris soit cotée à un cours proportionnellement supérieur à celui de l'obligation communale 1870?

Nous répondrons hardiment: Non.

L'une et l'autre obligations sont dotées de lots importants.

Les obligations 1869 Ville de Paris ont droit à 1 million de lots par an.

Les obligations communales 1879 ont droit à 4,200,000 fr. de lots annuels.

Les obligations 1869 Ville de Paris ont 4 tirages par an, un tous les trois mois.

Les Communales 1879 ont six tirages par an, un tous les deux mois.

L'avantage, à ce point de vue, reste donc à la Communale 1879.

Et cependant l'obligation Ville de Paris a atteint et dépassé le pair de remboursement — 400 francs — et, au contraire, la Communale 1879 n'est qu'à 481, c'est-à-dire à 19 fr. au-dessous du pair.

Prenons un autre point de comparaison, la garantie attachée à l'une et l'autre obligations.

L'obligation 1869 Ville de Paris a pour garantie l'ensemble des recettes de la Ville et la bonne gestion des finances municipales.

La Communale 1879 a également cette garantie, puisque une annuité de 12 millions, inscrite au budget de la Ville, assure le paiement, en presque totalité, de l'intérêt des lots et de l'amortissement de l'emprunt contracté en 1879 par le Crédit foncier.

Donc, à ce point de vue aussi, assimilation presque complète des deux titres.

Mais la Communale 1879 a, en plus, la garantie du puissant établissement de crédit émetteur, aujourd'hui au capital de 155 millions et dont la gestion habile et prudente est connue de tous.

Concluons: La Communale 1879, tant au point de vue de l'importance des lots, de la fréquence des tirages que de la garantie, a une valeur supérieure à l'obligation 3 0/0 1869 Ville de Paris.

L'une a dépassé le pair depuis longtemps, l'autre ne l'a pas encore atteint; mais le moment est proche où cette anomalie doit disparaître.

Le classement du titre qui nous occupe est parfait. N'oubliez pas qu'à la répartition, les 552,469 souscripteurs n'ont pu obtenir qu'une obligation par 30 souscrites et que tout souscripteur de plus de 30 titres a été réduit à 333.

Rappelez-vous que dans quatre jours on détache un coupon de 7 fr. 50 sur ces obligations, ce qui remet le titre acheté aujourd'hui au prix réel de 473 fr. 50.

C'est un prix bas, trop bas, dont l'acheteur saura profiter.

GAZ ET EAUX

Plus de doute maintenant. Nous avons établi clairement que l'obligation Gaz et Eaux présente des garanties au moins égales à celles que peuvent offrir les obligations de toutes les Compagnies similaires.

L'actif social a une valeur double du montant des obligations émises. Les produits nets de chaque exercice sont, tels qu'après avoir assuré l'intérêt et l'amortissement du capital-obligations, la même somme reste encore acquise au capital-actions.

Le cours n'est que de 471. Il n'est pas possible que bientôt on n'atteigne le pair. D'ailleurs, le premier octobre, on détache un coupon de 12 fr. 50.

FONCIÈRES 1885

(UN PEU DE STATISTIQUE)

Le public a-t-il une prédilection marquée pour les valeurs à lots?

Les obligations à lots, qui sont l'objet de ses achats sur le marché officiel des fonds publics, offrent-elles les conditions d'un placement de premier ordre?

Ces deux questions résolues, quelles sont celles d'entre ces valeurs qu'il faut acheter? La réponse à la première question est bien aisée.

Prenons la cote. Eh bien! nous voyons que la Ville de Paris a six emprunts qui ont comporté l'émission de 3,845,040 obligations, auxquelles sont attachés des lots pour une somme totale de 5,940,000 francs.

Le Crédit Foncier a émis 6,575,000 obligations dont l'importance des lots atteint le chiffre de 9,260,000 francs.

Le département de la Seine et le département du Nord ont placé dans le public 479,082 obligations, avec primes, pour une somme de 220,000 francs.

Toutes les principales villes départementales ont été autorisées à émettre un ensemble de 1,469,038 obligations, auxquelles sont attachés des lots pour une somme de 747,000 francs par an.

Enfin, la Compagnie du canal de Suez a émis 333,333 obligations, avec 1 million de lots pour chaque année.

En totalisant tous ces chiffres, nous avons le résultat suivant:

Il a été émis 12,702,099 obligations à lots. Chaque année il est versé aux porteurs de ces obligations 17,167,000 fr. de lots.

Toutes ces obligations sont classées et bien classées dans le public. En conséquence, nous déclarons que le public affectionne les valeurs à lots.

Et les valeurs à lots ont gagné d'autant plus ses faveurs, qu'elles offrent un gage de sécurité absolue.

Les obligations des villes et départements sont gagées par les impositions de toute nature que paie l'ensemble des contribuables.

Les obligations du Crédit Foncier ont la garantie d'immeubles sur lesquels il n'a été prêté que 50 0/0 de leur valeur d'estimation.

Enfin, les obligations du canal de Suez sont gagées par un trafic international qui, loin de tarir jamais, ne fera que s'accroître, et par un dividende minimum de 80 francs par action.

Toutes ces valeurs constituent essentiellement des placements de père de famille.

Il ne s'agit plus que de savoir faire un choix dans cette masse de numéros gagnants. Le choix est bien facile pour peu qu'on veuille prêter quelque attention aux indications de la logique.

Que cherche le capitaliste en quête d'un placement en obligations à lots? A posséder, moyennant le plus modique déboursé, le plus de chances possibles pour gagner aux différents tirages. Il ne veut pas autre chose.

Eh bien, le tableau suivant lui démontrera

clairement que c'est la Foncière 1885 qui est désignée à son choix.

VILLE DE PARIS	TITRES EN CIRCULATION	LOTS ANNUELS	PREMIER TIRAGE
1855-50 6 1/2	300 000	585	
1865	540 707	1 440 000	521
1870	550 010	1 000 000	407
1874	1 214 250	1 500 000	397
1875	486 264	1 000 000	518
1876	251 812	500 000	519

CRÉDIT FONCIER	TITRES EN CIRCULATION	LOTS ANNUELS	PREMIER TIRAGE
Communales 1869	111 867	300 000	485
1875	378 352	800 000	516
1879	959 855	1 200 000	478
1880	933 443	1 200 000	476
Foncières...	118 706	800 000	519
1883	347 120	800 000	519
1877	387 901	800 000	377
1879	1 733 990	2 160 000	478
1885	999 788	1 000 000	162 50

Tant que la Foncière 1885 ne sera pas libérée, elle sera l'obligation la plus avantageuse à acheter.

Entre temps, nous rappelons que c'est le 5 septembre prochain qu'a lieu le tirage bi-mestriel des Obligations Foncières 1885.

CHEMINS DE FER PORTUGAIS

La Compagnie des Chemins de fer Portugais est dans une situation tout à fait singulière. D'une part, elle est propriétaire de 580 kilomètres de voies ferrées, dont les recettes brutes atteignent 21 795 fr. par kilomètre et les dépenses d'exploitation 32 36 0/0 seulement de ce chiffre, de telle sorte que l'exploitation de son réseau se solde avec un bénéfice supérieur à 2 millions (exercice 1885).

Mais, d'autre part, elle a pris à bail les 420 kilomètres qui appartiennent à la Compagnie Madrid-Cacérés-Portugal. Aux termes du traité passé le 22 octobre 1885 entre les deux Sociétés, la Compagnie des Chemins de fer Portugais prend à sa charge le service des obligations de la Compagnie Madrid-Cacérés et, en outre, garantit aux actions de cette dernière un revenu net minimum de 10 fr., tant que les recettes brutes du réseau Madrid-Cacérés n'atteindront pas 10,000 fr. et un revenu croissant proportionnellement quand les recettes brutes dépasseront 10,000 fr. Or, pour l'exercice 1885, les recettes brutes du réseau Madrid-Cacérés sont de 6,821 fr. par kilomètre, avec des dépenses d'exploitation atteignant les 77 28 0/0 de ce chiffre; de sorte que, pour faire face aux charges du traité du 22 octobre 1885 qui comprennent 2,396,213 fr. 10 dus aux obligataires et 500,000 fr. à verser aux actionnaires du Madrid-Cacérés, ensemble 2,896,213 fr. 10, il ne reste, comme produit net, que 664,797 fr. 05.

En résumé, la Compagnie des Chemins de fer Portugais gagne, avec son réseau en 1885..... Fr. 2,049,357 24
Mais elle perd, avec le réseau Madrid-Cacérés... 2,231,416 05
L'exercice 1885 se solde donc par une perte nette, absolue, de..... Fr. 182,058 81

Le traité du 22 octobre 1885 n'est, d'ailleurs, que la suite, modifiée, d'un traité antérieur. Depuis la prise à bail des lignes Madrid-Cacérés, la Compagnie des Chemins Portugais a perdu sur l'exploitation de ce réseau la somme énorme de 7,415,533 fr. 41.

Ces traités sont donc néfastes pour elle et auraient pu causer sa ruine. Car si elle se soumettait intégralement aux conséquences de son compte Profits et Pertes, non seulement elle ne distribuerait rien à ses actionnaires, mais encore elle pourrait arriver qu'elle dût suspendre en partie le service de ses obligations.

Pour parer, provisoirement du moins, à cet état de choses, et d'accord avec le gouvernement Portugais du reste, sur les bénéfices nets de son réseau Portugais, elle a distribué à ses actions un certain dividende, et elle a porté une autre partie de ces bénéfices au crédit d'un compte d'attente, dont le débit comprend la totalité des pertes que lui fait subir l'affermage des lignes Madrid-Cacérés. Puis, comme les charges Madrid-Cacérés ont dû être soldées en espèces et non par un compte d'attente, elle a émis des obligations nouvelles pour payer ces charges.

C'est ainsi que dans le nombre des obligations en circulation figurent celles qui ont dû servir à parfaire les pertes sur le réseau Madrid-Cacérés, non compensées par les prélèvements opérés sur les bénéfices du réseau Portugais.

Mais alors, si, de ce chef, si, pour payer les obligations et les actionnaires du Madrid-Cacérés, la Compagnie des Chemins de fer Portugais continuait à émettre annuellement pour plus de 1 million de ses propres obligations, il arriverait fatalement un jour où les charges des deux réseaux seraient hors de toutes proportions avec leurs recettes nettes, ou le compte d'attente serait de mesurement grossi, ou il faudrait alors le liquider définitivement. Que deviendrait, à ce moment, le dividende de l'action des Chemins Portugais? Pourrait-on, comme nous le disions, continuer l'amortissement des obligations? Pourrait-on même payer intégralement leurs coupons?

Pour l'exercice 1885, les recettes nettes des lignes Portugaises ont été de..... 8,639,551 55

Les recettes nettes des lignes Madrid-Cacérés, de..... 664,797 05

Ensemble..... 9,304,348 60

Les charges du Madrid-Cacérés, qui arrivent en 1^{re} ligne, ont été de..... 2,896,213 10

laissant..... 6,408,135 50

alors que les charges du réseau portugais étaient de..... 6,590,194 31

A quoi arriverait-on, quand on aurait émis pour plusieurs millions de nouvelles obligations pour le compte d'attente, et quand enfin il faudrait le fermer?

Plus tard, nous dirons ce que pourra être l'exercice 1886.

Toutes ces valeurs constituent essentiellement des placements de père de famille.

Il ne s'agit plus que de savoir faire un choix dans cette masse de numéros gagnants.

Le choix est bien facile pour peu qu'on veuille prêter quelque attention aux indications de la logique.

Que cherche le capitaliste en quête d'un placement en obligations à lots? A posséder, moyennant le plus modique déboursé, le plus de chances possibles pour gagner aux différents tirages. Il ne veut pas autre chose.

Eh bien, le tableau suivant lui démontrera

clairement que c'est la Foncière 1885 qui est désignée à son choix.

VILLE DE PARIS	TITRES EN CIRCULATION	LOTS ANNUELS	PREMIER TIRAGE
1855-50 6 1/2	300 000	585	
1865	540 707	1 440 000	521
1870	550 010	1 000 000	407
1874	1 214 250	1 500 000	397
1875	486 264	1 000 000	518
1876	251 812	500 000	519

CRÉDIT FONCIER	TITRES EN CIRCULATION	LOTS ANNUELS	PREMIER TIRAGE
Communales 1869	111 867	300 000	485
1875	378 352	800 000	516
1879	959 855	1 200 000	478
1880	933 443	1 200 000	476
Foncières...	118 706	800 000	519
1883	347 120	800 000	519
1877	387 901	800 000	377
1879	1 733 990	2 160 000	478
1885	999 788	1 000 000	162 50

Tant que la Foncière 1885 ne sera pas libérée, elle sera l'obligation la plus avantageuse à acheter.

dondes, mais surtout une rapide augmentation de son capital. Depuis, il se contente d'intérêts réduits, satisfait de la certitude qu'il a de conserver intacte sa fortune.

Aussi, tout le groupe de valeurs, dont nous venons de parler, a-t-il monté dans des proportions relativement considérables, alors que la plupart des autres valeurs, délaissées, perdaient chaque année une partie de leur cotation de l'année précédente.

D'où la conséquence que le rentier retire maintenant de son argent un intérêt très peu rémunérateur qui, en moyenne, dépasse de fort peu le 4 0/0 net; variant, du reste, de 3 70 0/0 à 5 0/0.

Nous l'avons dit en commençant. Que demande le rentier? Un revenu fixe, une sécurité absolue. Eh bien, en parcourant la cote, nous avons trouvé une obligation offrant toutes les garanties, et cependant donnant au cours actuel près de 6 0/0 net d'intérêt, et offrant même l'avantage d'une prime appréciable de remboursement à toucher dans un temps relativement rapproché.

Cette obligation, nous l'avons indiquée depuis plusieurs mois à nos clients et